



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

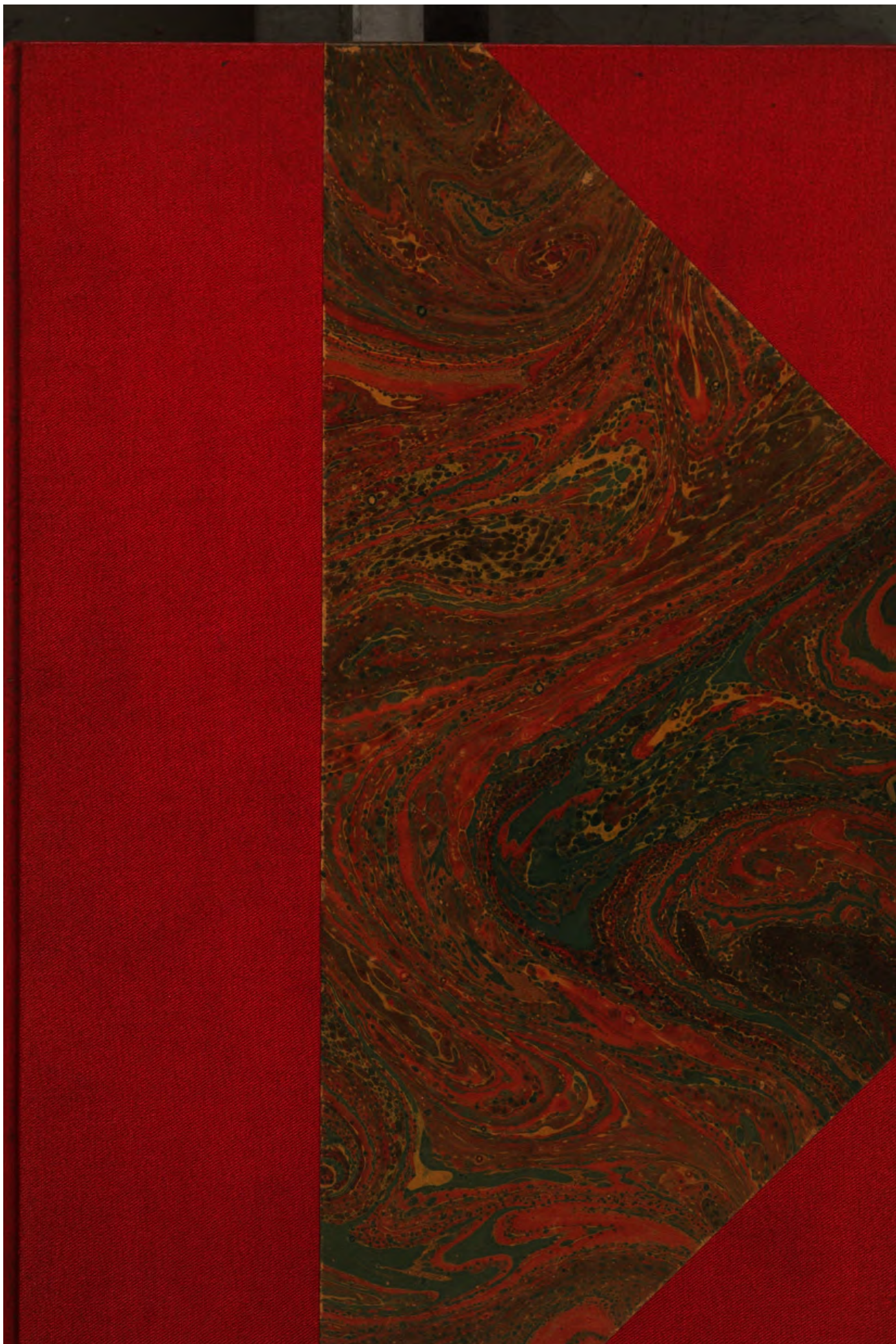
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



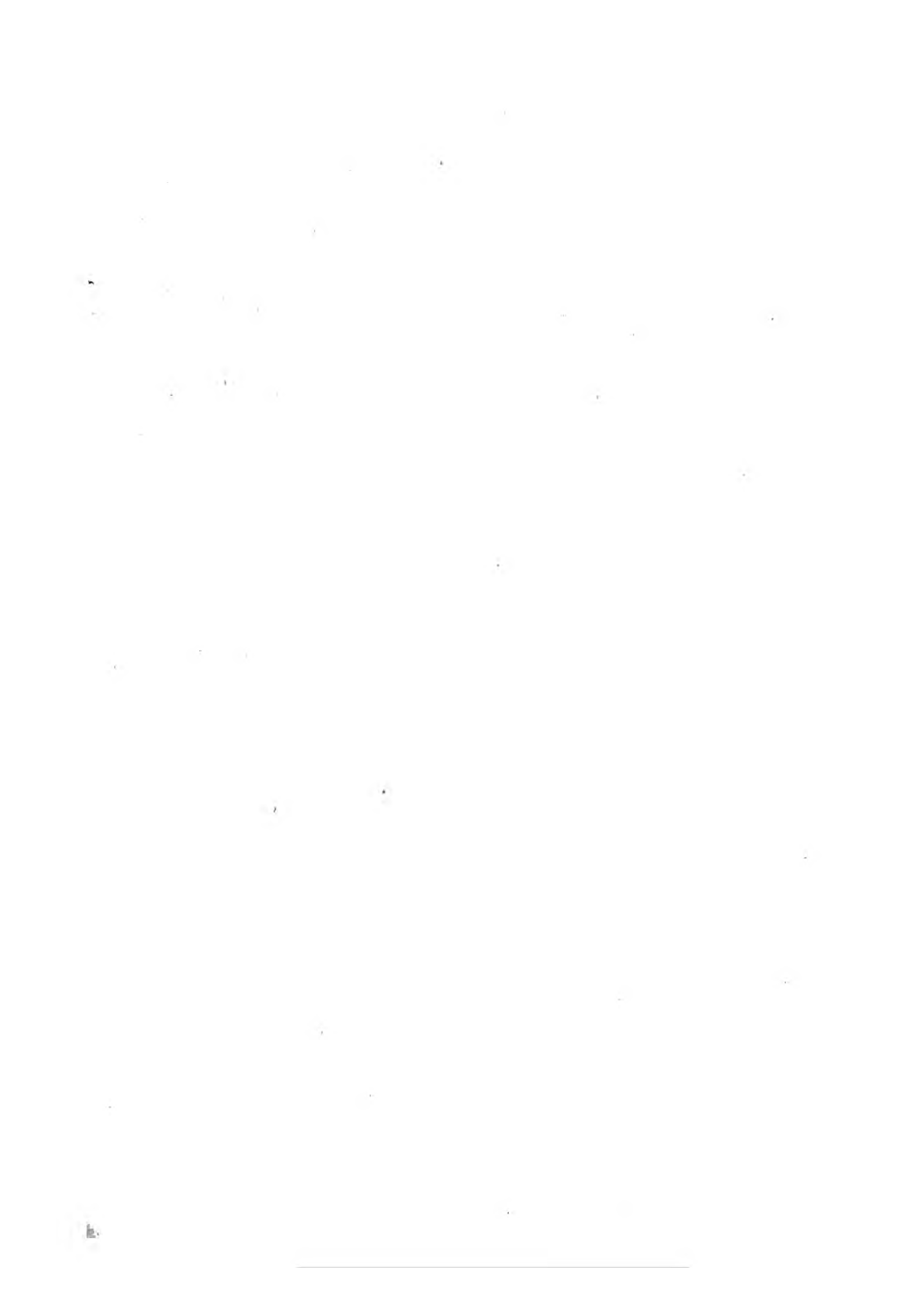
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR.47340

~~1/5 2472 A.1~~



COLLECTION
DE L'ACADÉMIE DES GONCOURT



L'ENFANT
QUI
REVIENT

par

ÉLÉMIR BOURGES

*48 Illustrations en Couleurs
de Louis Malteste*



LIBRAIRIE DE LA COLLECTION DES DIX
A. ROMAGNOL
Editeur
85, Rue de Seine, à Paris

INVA









L'ENFANT
QUI
REVIENT.



L'ENFANT

QUI REVIENT

JUSTIFICATION DU TIRAGE

à 350 exemplaires numérotés, savoir :

GRAND FORMAT

N^{os} 1 à 20. — 20 exemplaires format in-8° jésus, sur papier Japon ou vélin d'Arches, avec 2 états des illustrations, l'état en noir et l'état en couleur.



PETIT FORMAT

N^{os} 21 à 150. — 130 exemplaires format in-8° soleil, avec 2 états des gravures.

N^{os} 151 à 350. — 200 exemplaires format in-8° soleil, avec 1 état des gravures.



— ÉLÉ MIR BOURGES



L'ENFANT

— QUI

— REVIENT

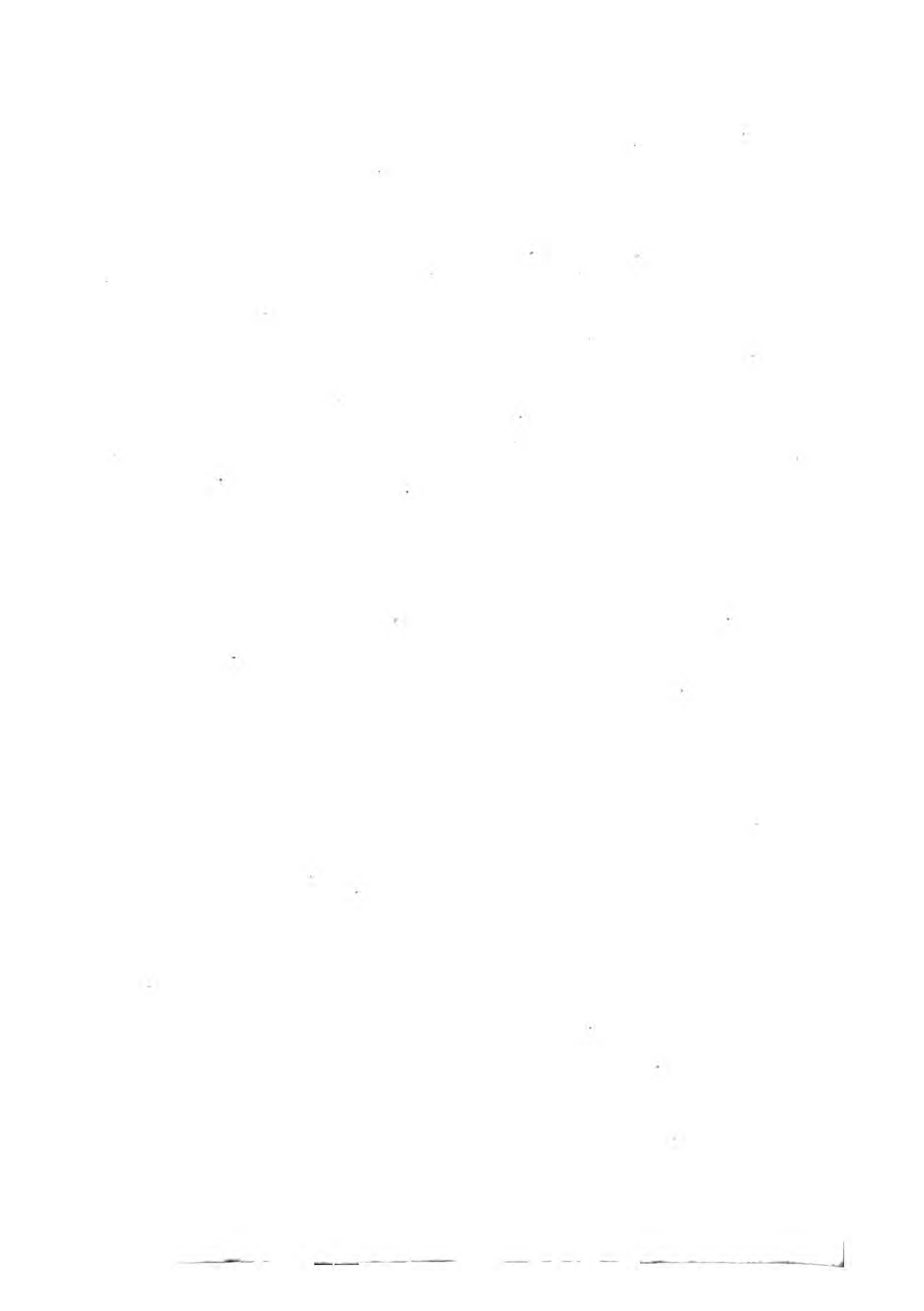


ILLUSTRÉ PAR LOUIS MALTESTE



LIBRAIRIE de la COLLECTION des DIX
A. ROMAGNOL, éditeur
85, RUE DE SEINE, À PARIS —





CHAPITRE 1^{er}



L'enfant qui revient

Dès que Radigonde connut à des signes certains,
qu'elle était grosse, la pastoure quitta les Noues
où elle avait "attrapé son malheur," et vint se
jouer à la ferme de Saint-Hilarion de Bourgueil

Qu'il fit beau ou laid,

tout le long du jour, par les prés, les pâtis, les collines,
elle conduisait son troupeau, muette, la cape aux
épaules, la tête baissée à tricoter. Accablée, elle





s'allongéait sous le soleil ardent qui lui brûlait la nuque, puis se relevant tout à coup. Saisie de rage contre le fruit qu'elle portait, la pastoure se frappait le ventre d'un caillou, ou bien se roulait furieusement, du haut en bas de quelque butte.

Ce fut un soir, au crépuscule, qu'elle sentit les premières douleurs. Le troupeau traversait une lande rougie des sombres rais du couchant, et le silence universel n'était troublé que par le sourd piétinement des brebis en marche. Mais les





forces bientôt manquèrent à Radigonde ; elle se
concha épuisée, près d'une de ces croix de bois qui
rappellent dans les campagnes, l'anniversaire d'un
jubilé. Une pâle couleur vineuse occupait encore l'oc-
cident ; le sol était noir ; rien ne remuait ; une cloche
lointaine sonna l'Angelus. La pastoure, étendue et
la face aux étoiles, mordait sa cape en se tordant ; puis
sourdement, des cris lui échappèrent, et elle invectivait
quelqu'un, l'appelant : Brigand ! Scélérat ! - Des spasmes





plus forts la secouèrent, ses hurlements emplissaient la
bruyère, pareils à ceux d'un animal que l'on égorge ;
elle crut qu'elle allait mourir, et soudain, fut délivrée.

De brusques rafales de vent
lui firent entrouvrir les paupières ; à ses pieds, Moricaud
son chien, soufflait, grondait, allait happer l'enfant. Elle
prit l'innocent et le regarda... Il a la couleur de la mort,
pensa Radigonde. La campagne était obscure et déserte,
le ciel noir roulait des nuées. Alors, de funèbres pensées
vinrent assaillir la misérable ; c'était "comme un violent



mal de tête", à ce qu'elle s'est rappelé depuis. Une brebis bêlait sans discontinuer, et cette plainte irritait la pastoure et achevait de la mettre en furie. Elle se jeta sur l'enfant, lui serro le cou de ses doigts, puis se recoucha, apaisée.

Elle avait froid, la pluie tombait, une fatigue affreuse l'écrasait; elle se coula sous le ventre des brebis pour se réchauffer. Les heures sonnaient dans la nuit, au clocher du Pavé-saint-Jean. Son enfant ne remuait point, et le tâtant de la main, derrière elle,



CVI Radigonde l'apostrophaît :

- Eh bien ,petiot, tu ne dis rien !

L'aube commençait de paraître , une
lueur livide et glacée s'élargissait au fond des nuées ,
et la pastoure se dressa . Elle vit l'enfant à ses pieds ,
tout bouffi , la langue hors de la bouche . Il était mort !
Quelle stupeur ! et elle demeurait immobile . Soudain ,
le cœur lui battit , et comme prise de folie , elle se
pencha sur l'enfant , le perça de cent coups furieux ,
avec son couteau de bergère ; puis , caçant non



Louis Moltès

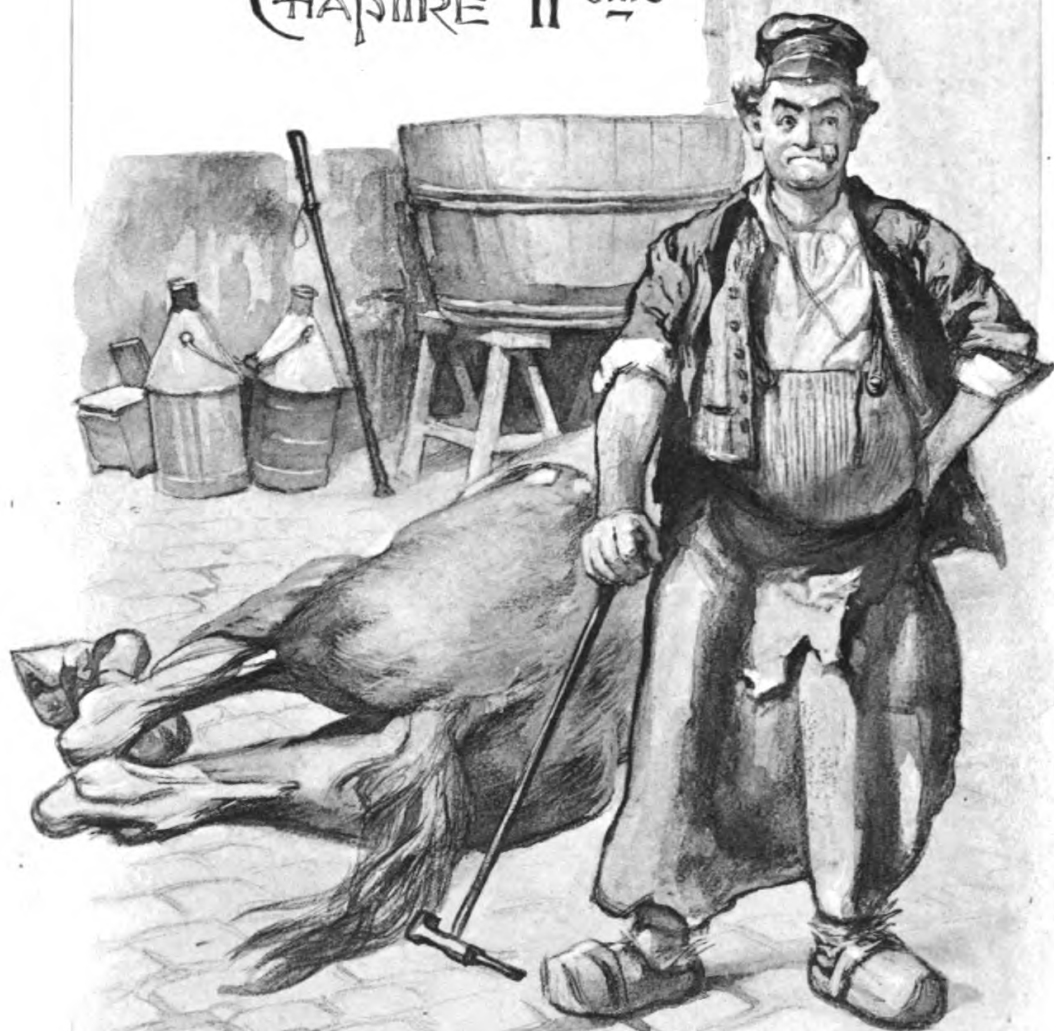
loin de la croix, pour qu'il fût pourtant en terre bénite.
Radigonde le déposa dans le trou, combla la fosse, la
piétina, et se remit en marche avec son troupeau.

— VII —



Louis Malteste



CHAPITRE II^{ème}

Radigonde se maria .
Son homme , le Renaud , équarrisseur et chaudronnier
au village du Pavé . Saint - Jean , était un veuf , ayant
du bien , jovial , taillé en Hercule , et qui , avec ses gros
yeux tout ronds , son petit nez crochu et sa face épatée ,
ressemblait assez à une chouette . Il lui restait de sa
première femme , une fillette de huit ans , nommée
Charline .



D'abord, Radigonde fut heureuse. Elle pouvait manger du lard à son plaisir, traîner le matin, entre les draps, bavarder avec les commères, et demeurer au logis paisiblement, quand il faisait du vent ou de la pluie. Pour comble de joie, elle se crut enceinte, et les autres pensaient aussi qu'elle le fût. Un jour qu'elle portait un cheureau entre ses bras, comme il se tourmentait tantôt à droite, tantôt à gauche, Michelle Hamelin, la mercerotte, avec qui elle cheminait, lui dit en riant :

- Il paraît qu'il commence à sentir le lait.



la supposent grosse. Ce compliment toucha si fort Radigonde qu'elle aimait la Michelle à partir de ce temps, même quand elle eut reconnu que son attente était vaine.

Une telle déception la rendit plus dure pour Charline. Quoiqu'elle la battit rarement, Radigonde la détestait. Elle lui reprochait cent défauts : menteuse, propre à rien, fainéante ; elle avait peur et dégoût de l'enfant. La pauvre créature en effet, était somnambule ; elle se relevait de sa couchette, et criait. Vite,

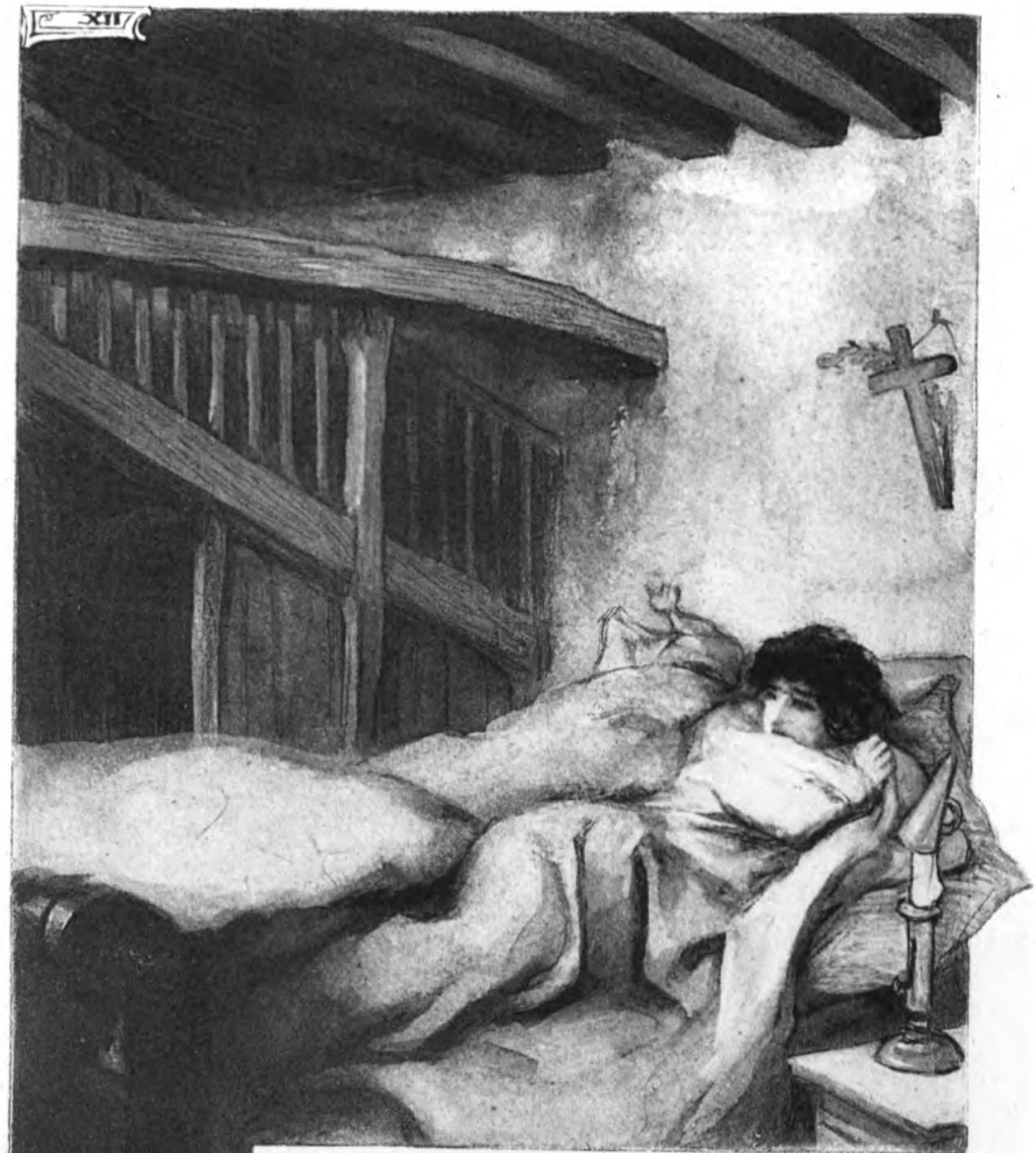


on allumait la chandelle, mais la petite regardait ses parents avec des yeux écarquillés, sans rien voir.

un vendredi, 24 juillet.

La Renaude se trouvait seule à la maison, Charline et l'équarrisseur étaient restés aux aires Saint-Antoine. Le temps de la moisson commençait, Radigonde avait travaillé tout le jour, au chaud du soleil, tellement qu'elle s'était plainte, vers le soir, "qu'il lui dansait du feu dans la tête". Elle commençait à s'endormir quand





une Voix frappa à son chevet : Radigonde ! Radigonde.
éveille toi ! Elle eut grand peur, se blottit sous le drap.
La Voix répéta : Radigonde !... Elle tremblait et claquait
des dents, mais elle n'entendit plus rien.

Le surlendemain, au souper, Jacquemin
Tyrio l'apprenti, se blessa en coupant son pain, et il
sortit pour se laver à la fontaine... Il ten arriva autant
dit le Renaud à Charlino qui appuyait en ce moment,
la miché contre son sein. Radigonde lui répondit :.. On



XIII

coupe son pain comme on le gagne, et elle ne sait pas le gagner. — car la marâtre avait proposé maintes fois, qu'on placât la petite dans quelque ferme. La discussion recommença. Radigonde se mit en furie, et elle avait les yeux étincelants et la face d'un rouge pourpre. Comme elle restait seule, attablée, après le départ de Renaud, elle entendit de nouveau la Voix qui disait :

« Il nous faut des cœurs ! Il nous faut des cœurs ! »

Dés lors, la marâtre fut hantée sans relâche. Aux champs, la Voix sortait d'une faucille, d'un sillon,



d'une gerbe de blé ; au logis, elle retentissait hors de la maie ou de la cheminée, - et toujours :

- Et nous faut des cœurs ! Et nous faut des cœurs !

Radigonde ne savait où trouver ces cœurs.

Sa haine contre les enfants avait encore redoublé. Elle dit un jour, chez la Postel qui allaitait un nourrisson : - Cachez le ! Quand je vois ces crapauds . là , le sang me farfouille le ventre ; et un instant après, en retoussant sa manche : - C'est drôle, repit Radigonde, comme ça me porte impression : regardez ! j'en ai la chair de poule



XV

Cela venait certainement d'un sort que quelqu'un lui avait jeté, mais comment s'en délivrer ? Michelle Hamelin lui conseilla d'aller trouver le sorcier de Lacroix, qui avait jadis guéri Hamelin, "en lui faisant bien des affaires, des cierges, des croix noires, de l'eau." Le vieux Marboussin était mort, mais son fils avait pris son état, s'était mis sorcier comme lui

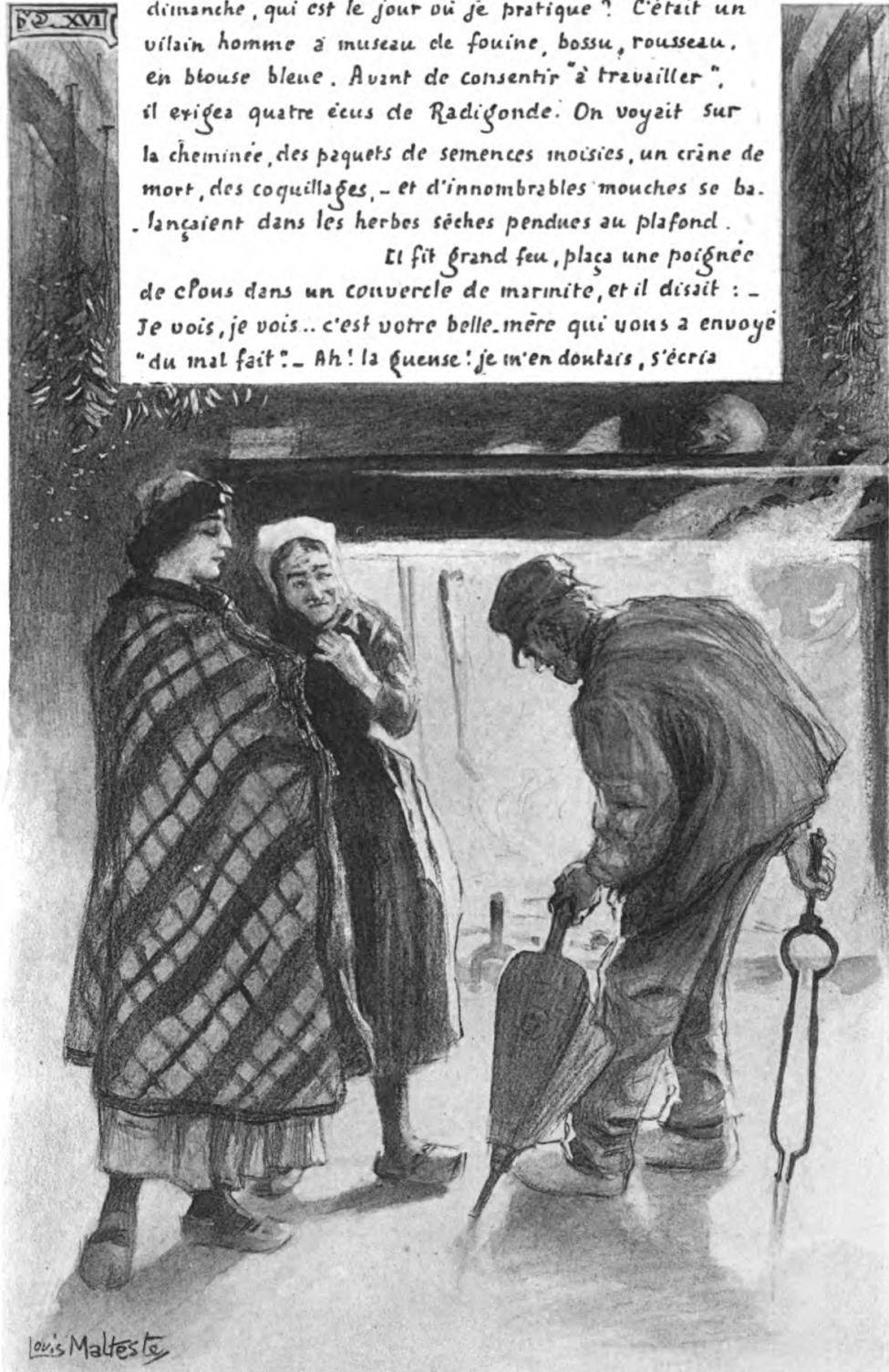
Michelle accompagna son amie... Pourquoi, leur dit durement Marboussin, n'êtes vous pas venues le



Louis Mallette

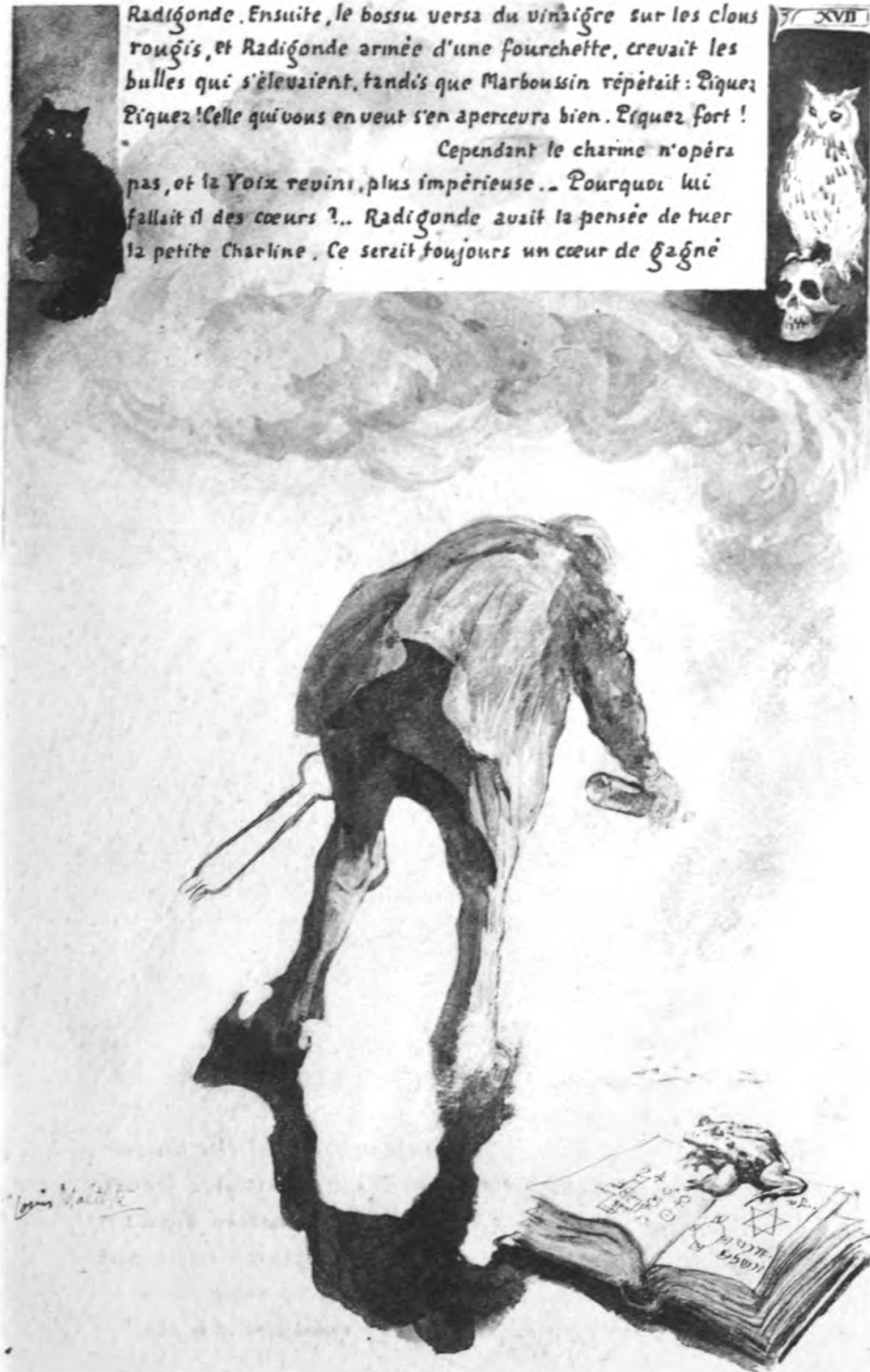
dimanche, qui est le jour où je pratique ? C'était un vilain homme à museau de fouine, bossu, rousseau, en blouse bleue. Avant de consentir "à travailler", il exigea quatre écus de Radigonde. On voyait sur la cheminée, des paquets de semences moisies, un crâne de mort, des coquillages, - et d'innombrables mouches se balançaient dans les herbes sèches pendues au plafond.

Et fit grand feu, plaça une poignée de clous dans un couvercle de marinite, et il disait : - Je vois, je vois.. c'est votre belle-mère qui vous a envoyé "du mal fait" - Ah ! la guense ! je m'en doutais, s'écria



Radigonde. Ensuite, le bossu versa du vinaigre sur les clous rougis, et Radigonde armée d'une fourchette, crevait les bulles qui s'élevaient, tandis que Marbousin répétait: Tiquez Tiquez! Celle qui vous en veut s'en apercevra bien. Tiquez fort!

Cependant le charme n'opéra pas, et la Voix revint, plus impérieuse... Pourquoi lui fallait-il des cœurs?... Radigonde avait la pensée de tuer la petite Charline. Ce serait toujours un cœur de gagné





Louis Malteste

CHAPITRE III

Si tentée du crime qu'elle fût, elle n'eut pourtant pas à le commettre

En rentrant de botteler du foin, le jour de Saint Cyr et Saint Jude, la marâtre trouva Charline qui se mourait. L'enfant était malade depuis plusieurs jours, - mais rien de grave, pensait on, quand soudainement, vers les cinq heures, elle avait paru au plus mal. Des voisines étaient accourues. On avait



porté la petite dans la cour, sur des draps, à l'ombre
d'un poirier, où elle passa, au soleil couchant.

C'était le fait de Tyrion
qui, se trompant de paquet dans l'armoire, lui avait
donné de la "mort aux mouches", au lieu de la
drogue que le facteur avait apportée le matin. Lors-
qu'on s'avisait de l'erreur, il ne put que s'en prendre
à ses yeux. On mit la Charline au cercueil, le surlen-
-demain, et comme un bruit s'était produit à ce moment,
dans le cadavre, Radigonde toujours haineuse s'écria :

Lois Maillet

XXC

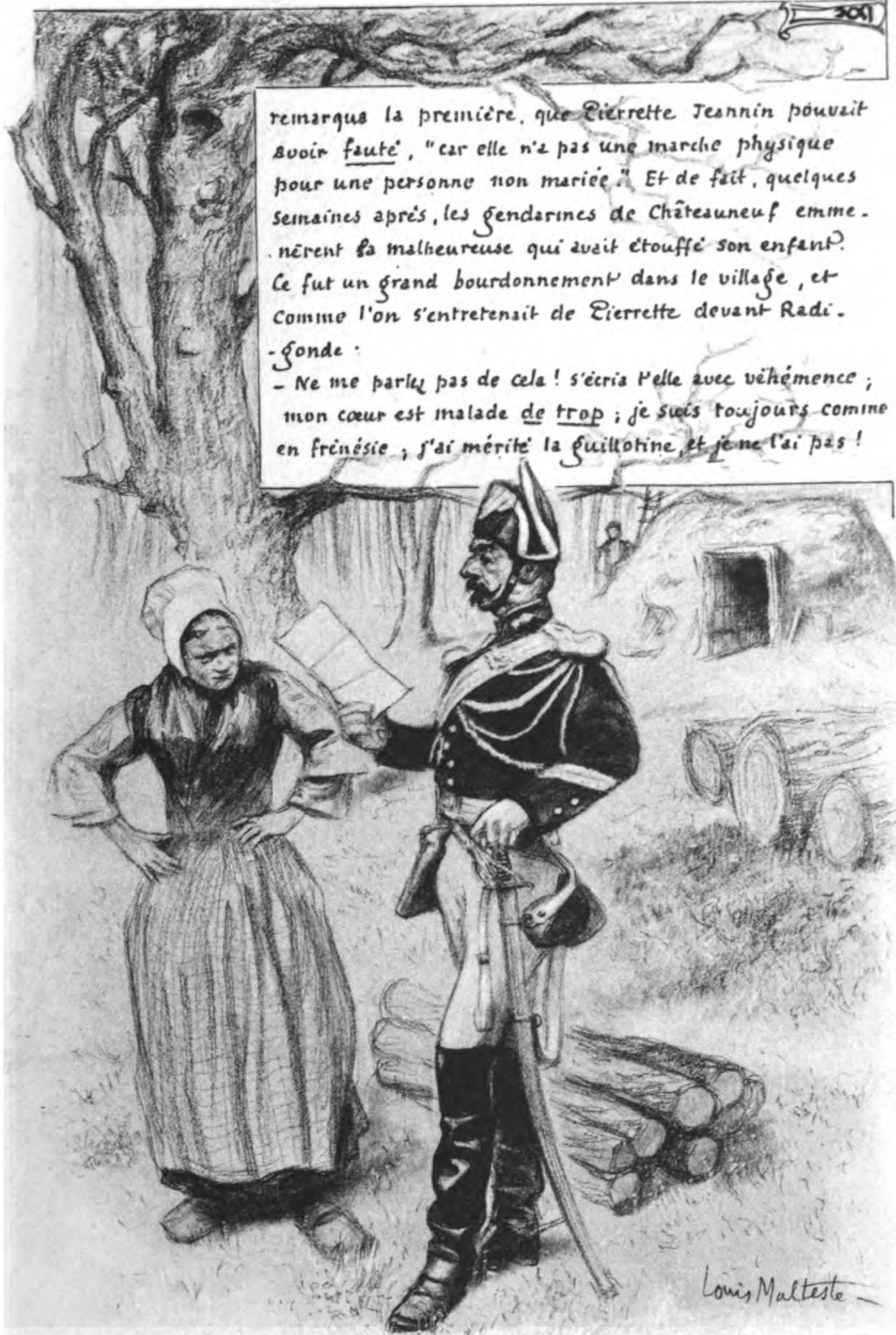
- Comment ! est ce que tu grognes encore ! Quant au Renaud, il ne faisait que répéter :
- Tant d'argent qu'elle m'avait coûté ! Ah ! pauvre moi !
Quelle délivrance pour Radigonda ! et les jours suivants, quel étonnement, lorsque la Voix ne revint pas ! Ce n'était qu'un répit sans doute, et elle demeurait soucieuse et absorbée. Mais deux mois, puis trois se passèrent. La Renaude courait les assemblées, les foires ; elle dansa même, un dimanche soir, à Saint-Hilarion de Bourgueil. Ce fut là qu'elle

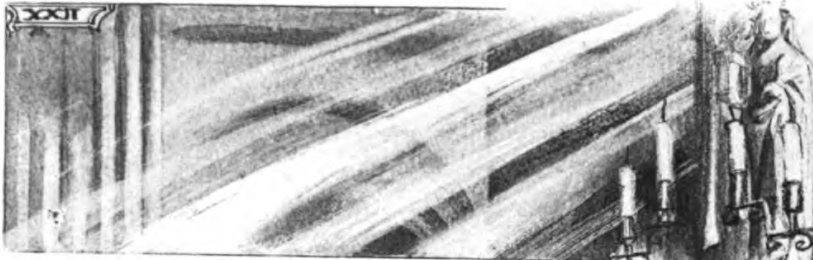


remarque la première, que Pierrette Jeannin pouvait avoir faute, "car elle n'a pas une marche physique pour une personne non mariée." Et de fait, quelques semaines après, les gendarmes de Châteauneuf emmenèrent la malheureuse qui avait étouffé son enfant. Ce fut un grand bourdonnement dans le village, et comme l'on s'entretenait de Pierrette devant Rad-

-Gonde :

- Ne me parlez pas de cela ! s'écria-t-elle avec véhémence ; mon cœur est malade de trop ; je suis toujours comme en frénésie, j'ai mérité la guillotine et je ne l'ai pas !





Mais on ne prit pas garde
à ses paroles, elle avait déjà le renom d'être une "parleuse
de morts".

Le même soir, comme elle était occupée à
riboter son beurre, Radigonde entendit la Voix. Elle
ne disait plus cette fois : Il nous faut des cœurs ! mais
lui tenait des propos plaisants, la raillait de sa mala-
dresse, et lui gâtait son travail.

- Ah! c'est le lutin (lutin) pensa t'elle
Et elle se prit à pleurer

Elle alla trouver le curé, mais il refusa





de lui prêter "quelque relique" pour la soulager ; et les conseils de Michelle Hamelin ne lui étaient non plus d'aucun secours . Le luiton cependant, la persécutait sans relâche ; Il lui parlait dans son oreiller, dans l'assiette où elle mangeait, jusque dans les touffes d'herbes qu'elle retournait en bêchant . Chaque matin, elle s'éveillait, la peau marbrée de taches jaunes ; quelquefois, rentrant à la maison, elle ne pouvait pas remuer le clichet . C'était un enfer qu'une vie pareille, elle pensait pour en finir, à se jeter dans le Jozon . . L'eau





fera de moi ce qu'elle voudra, disait Radigonde.

Elle n'était plus retournée à Lacroix, chez Marboussin, et le sorcier s'était vengé en lui envoyant des "crampes d'os" qui lui durèrent sept semaines. Une mendicante lui indiqua dans le village de Pourille, Mathieu Chauvet, surnommé Santoquesor

Et lui dit, sitôt qu'elle parut : - Je connais pourquoi vous venez ; dans toute famille, il y a des vengeances, ceux qui vous ont ensorcelée, c'est Marboussin et la vieille Renaud, - et il jura de la délivrer. Puis, il se fit donner deux écus, et promit qu'il irait lui-même, au Eaué-Saint-Jean



Et survint quatre jours après,
 tandis que le Renaud, la Renaude et Jacquemin Tyrio
 soupaient, et il exigea une vache, avant que de rien
 commencer, en ajoutant : - Si le mauvais esprit se
 présente en boeuf, il faudra acheter un boeuf ; s'il se
 présente en cheval, il faudra acheter un cheval . Le
 Renaud se récria bien fort, il ôta même sa pipe de la
 bouche ; mais Radigonde s'emporta, l'appelant "avare"
 et "sans.coeur", et elle réclamait avec amertume les
 trois cents francs de dot qu'il lui avait promis
 - Moi ! dit l'équarrisseur ... et pourquoi ?
 - Pour ma jeunesse, répondit elle

Enfin, l'on tomba d'accord



à soixante quinze francs ; Santoquesor prit place à la table, et l'on but chopine, jusque vers minuit. Alors le sorcier, tirant de sa poche un cœur de mouton, le perça d'aiguilles et le fit brûler, et il disait d'une voix lente :

- Fagot, brûle le cœur, le corps, le sens, l'esprit, l'entendement de nos ennemis, par le feu, par la terre, par l'arc-en-ciel. Sepe .. Eléra ... Brûle les jusqu'à ce qu'ils viennent accomplir nos désirs et volontés ! Va contre eux en foudre et en tempête ! Amen !



XXVII
Ensuite il révéla que les esprits se
cachaient dans une truie de saule, et que sitôt l'arbre
tombe, le mauvais sort tombant du même coup, Radi-
-gonde serait guérie.

On s'en fut sur le bord du Jozon avec
des cordes et des coignées, et l'équarrisseur commença
de battre le saule à toute volée, tandis que Radigonde
élevait sa lanterne, et que le sorcier, devant eux, gesti-
-culait en ouvrant les bras. La nuit était complètement
noire ; la lumière, frappant les feuilles par dessous, les
faisait paraître plus vertes ; sitôt que le Renaud s'arrêtait



on entendait le bruissement monotone de la rivière .
Le saule était fort vieux et pourri ; un dernier coup
furieux l'abattit, et alors Santoquesor s'écria par
trois fois, solennellement

- Il est chu, Marboussin .. Il est
chu, Marboussin .. il est chu, Marboussin.

Radigonde aussitôt, fut guérie . Le
lucton revint à la vérité, et continua de l'obséder, - "mais
ce n'était plus la même chose", disait elle



CHAPITRE IV^{ème}

Pendant plus de vingt cinq ans, la Renaude, hantée la nuit, le jour, eut la compagnie du lutin.

Elle l'entendait tout d'un coup, qui lui chuchotait à l'oreille, et quelquefois, en des moments si singuliers, qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire. Il était de belle humeur en effet, et l'égayait par ses propos familiers. D'ordinaire, il l'entretenait com. plaisamment, du ménage, du jardin, des graines qu'on



semaine, de la toile qu'il fallait acheter. Etrange petit Dieu ami, si dévoué, si consolateur ! Dans les soirées d'hiver surtout, tandis que le Renaud s'attardait au cabaret, Radigonde trouvait un plaisir douloureux à tirer de l'armoire les langes qu'elle avait préparés jadis, dans le temps qu'elle se croyait grosse. Le cœur lui gonflait à les voir, elle associait en pensée le laiton et l'enfant qu'elle avait attendu ; et sans bouger, les yeux fichés par terre devant elle, la pauvre femme s'enfonçait dans ses songeries, tandis que claquaient, au dehors, les sabots des filles qui revenaient du chapelet



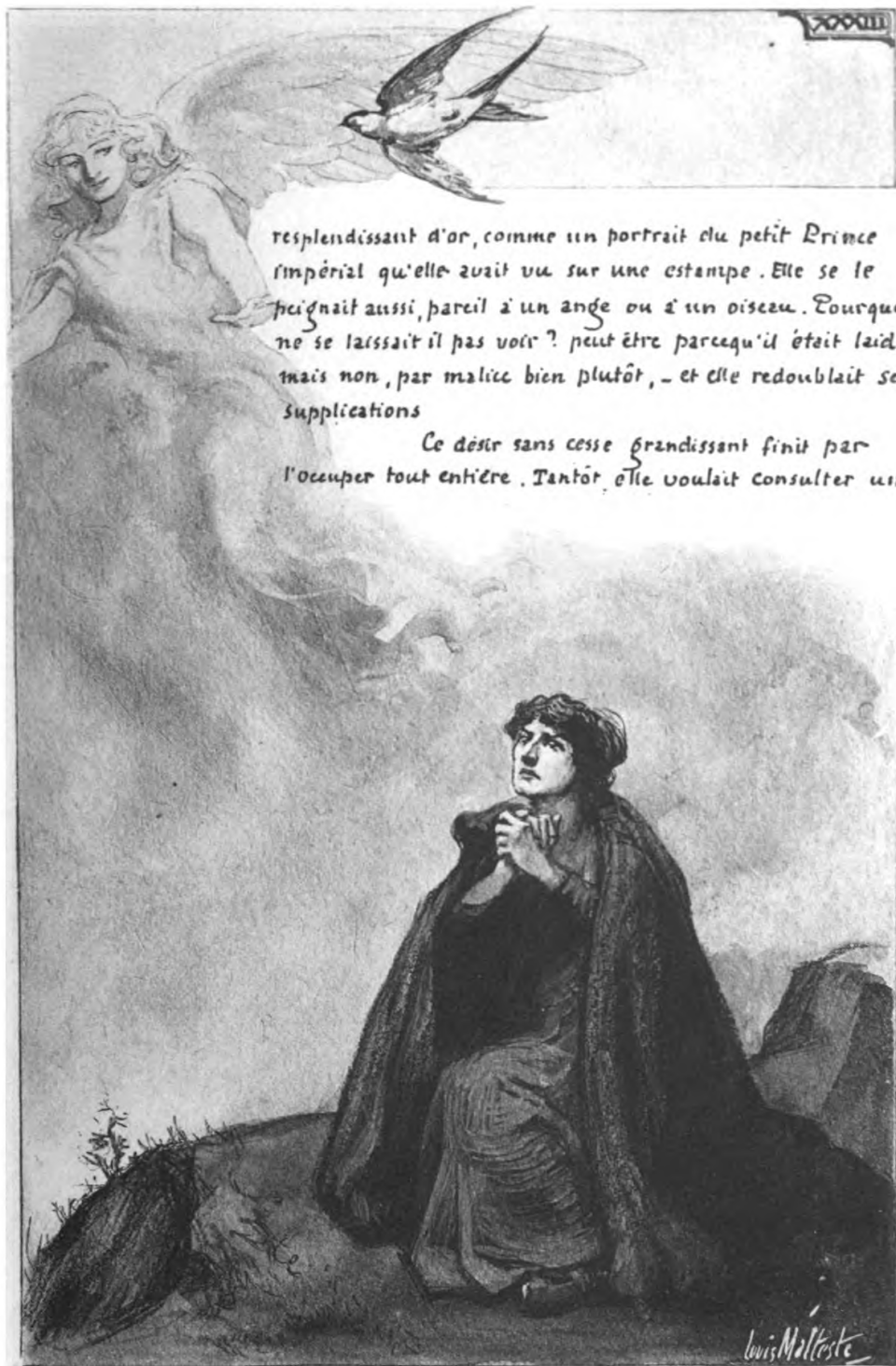
Chaque soir, avant d'aller au lit, elle posait dans la cheminée, la jatte de lait du lutin ; elle lui réservait du miel ; une fois même, à Châteauneuf, elle acheta pour lui des dragées. Cependant elle cachait à tous, et à son mari principalement, le commerce qu'elle entretenait, et parlait encore moins qu'auparavant, si bien que le Renaud disait : - Que voulez vous, elle a des positions où le diable ne sait pas ce qu'elle pense... En prenant de l'âge, elle devint sourde, mais elle entendait le lutin, sans songer à s'en étonner, tout aussi clair que dans sa jeunesse.



Ainsi passèrent bien des hivers et des étés, et le retour périodique des saisons ramenant à la paysanne toujours les mêmes occupations, sa vie coulait non moins paisible et régulière que celle des bêtes de l'étable. Elle n'avait plus qu'un désir qui était de voir le laiton.

Tant qu'elle ne connaîtrait pas la ressemblance de son ami, elle ne serait pas tout à fait heureuse, et Radigonde l'imaginait vaguement





resplendissant d'or, comme un portrait du petit Prince
impérial qu'elle avait vu sur une estampe. Elle se le
peignait aussi, pareil à un ange ou à un oiseau. Pourquoi
ne se laissait-il pas voir ? peut être parcequ'il était laid ?
mais non, par malice bien plutôt, - et elle redoublait ses
supplications

Ce désir sans cesse grandissant finit par
l'occuper tout entière. Tantôt, elle voulait consulter un

XXXIV

sorcier pour forcer le luiton d'apparaître ; d'autres fois, elle avait recours à la prière, où demeurait les yeux ouverts la nuit, afin de tâcher de le surprendre.



CHAPITRE V^e

Le soir du jour de Saint Eloi, Radigonde vers neuf heures, entendit frapper à son volet, et vit entrer Jean Tyrio, le frère cadot de Jacquemin, établi à Lacroix, maintenant.

— Et le Renaud ? demanda l'elle

Il venait d'acheter sur place, au milieu de la Lande-Vignon la haridelle d'un chariot de bohémiens qui était tombée de fatigue, et comme il fallait l'enlever à l'heure même, de peur des loups, l'équarrisseur avait envoyé Tyrio

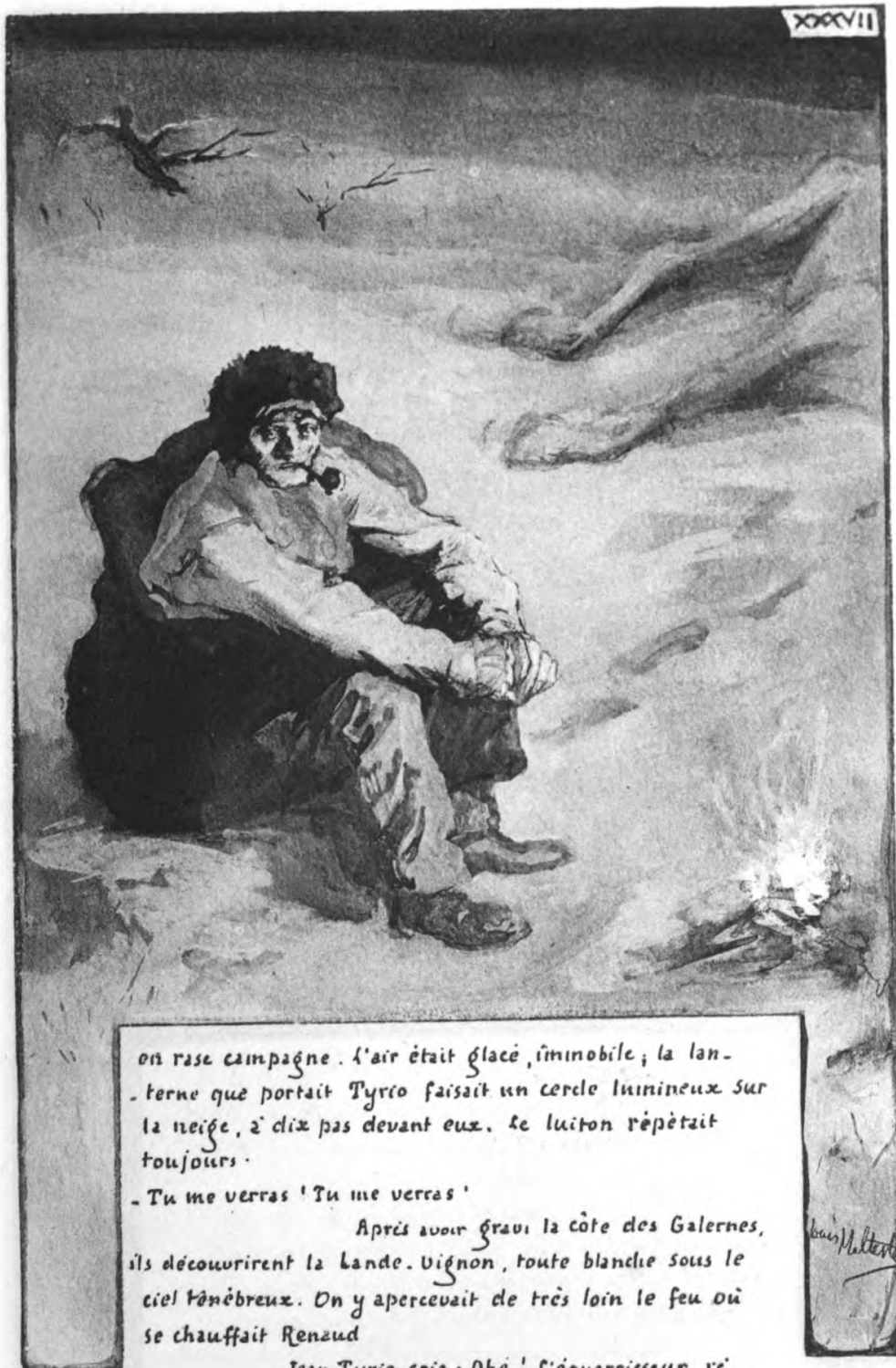




quérir au logis le vieil âne.

- La Lande-Vignon ? dit Radigonde, et au même instant, la voix du luiton lui souffla tout bas :
- Vas y ! Vas y ! Tu me verras !

Tremblante de joie, elle prit sa cape, et voulut accompagner Jean, quoi que celui-ci lui repré-
sentât. Le village était endormi. Quelques chiens dans les cours, aboyèrent, et Moricaud, le quatrième de ce nom, leur répondait à pleine voix. Puis ils se trouvèrent



XXXVII

on rase campagne. L'air était glacé, immobile; la lan-
terne que portait Tyréo faisait un cercle lumineux sur
la neige, à dix pas devant eux. Le luiton répétait
toujours :

- Tu me verras ! Tu me verras !

Après avoir gravi la côte des Galernes,
ils découvrirent la lande. Vignon, toute blanche sous le
ciel ténébreux. On y apercevait de très loin le feu où
se chauffait Renzud

Jean Tyréo cria : Ohé ! L'équarrisseur ré-

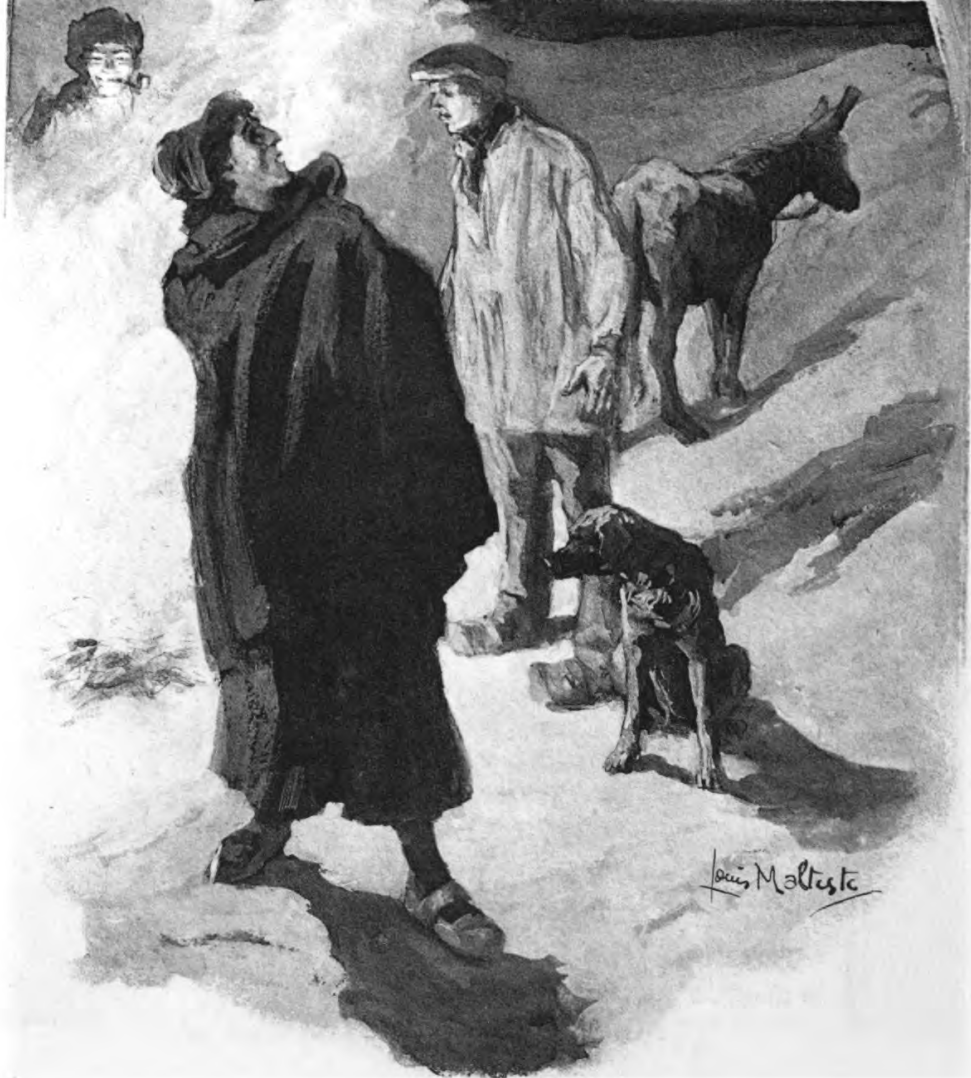


hondit, et Moricaud partit, au même instant, vers son maître

- Qui vient là ? dit Renaud .. C'est toi, Radigonde ?

Il était assis, le front penché, et fumait sa pipe tranquillement, près du brasier qui se mourait. A quelques pas, le cheval abattu gisait tout de son long, sur la neige

La Renaude avait beau écarquiller les paupières, elle ne voyait pas le luiton. Jean Tyrcro jeta sur les tisons un morceau de brindilles sèches qui s'enflammèrent en pétillant, et au travers de cette grande lueur rouge, Radigonde aperçut derrière



son mari, la croix de bois de la Lande - Vignon,
empourprée et sinistre

Alors elle commença de trembler, et
le souvenir de la nuit où elle avait enfanté, lui
revint. Au même moment, Moricaud, qui quêtait çà
et là en grondant, poussa un hurlement lugubre.
Ils se tournèrent tous les trois, le chien fouillait
des pattes avec fureur, à un endroit où le poids du
cheval avait fondu la neige épaisse. Une voix inin-
terrompue répétait à Radigonde folle de terreur :
- Tu me verras, tu me
verras, tu me verras ..

XXXIX



- Qu'est ce donc qui prend à Moricaud ?
dit le Renaud en s'approchant.

Une petite main de squelette
sauts tout à coup hors du trou, et Radigonde hallu-
-cinée, y aperçut son enfant égorgé, livide et baignant
dans son sang

Elle poussa un cri et tomba roide en arrière,
Son cœur venait de se briser

Ce fut ainsi que la Renaude vit le lutin
qui l'avait hantée pendant tant d'années

Émile Bourges



Louis Mallarte

L'ENFANT QUI REVIENT

CHAPITRE I

Dès que Radigonde connut à des signes certains qu'elle était grosse, la pastoure quitta les Noues où elle avait « attrapé son malheur » et vint se louer à la ferme de Saint-Hilarion de Bourgueil.

Qu'il fit beau ou laid, tout le long du jour, par les prés, les pâtis, les collines, elle conduisait son troupeau, muette, la cape aux épaules, la tête baissée à tricoter. Accablée, elle s'allongeait sous le soleil ardent qui lui brûlait la nuque, puis se relevant tout à coup, saisie de rage contre le fruit qu'elle portait, la pastoure se frappait le ventre d'un caillou, ou bien se roulait furieusement, du haut en bas de quelque butte.

Ce fut un soir, au crépuscule, qu'elle sentit les premières douleurs. Le troupeau traversait une lande rougie des sombres rais du couchant, et le silence universel n'était troublé que par le sourd piétinement des brebis en marche. Mais les forces, bientôt manquèrent à Radigonde ; elle se coucha épuisée, près d'une de ces croix de bois qui rappellent dans les campagnes, l'anniversaire d'un jubilé. Une pâle couleur vineuse occupait encore l'occident ; le sol était noir ; rien ne remuait ; une cloche lointaine sonna l'*Angelus*. La pastoure, étendue et la face aux étoiles, mordait sa cape en se tordant ; puis, sourdement, des cris lui échappèrent, et elle invectivait quelqu'un

l'appelant : *Brigand ! Scélérat !* Des spasmes plus forts la secouèrent ; ses hurlements emplissaient la bruyère, pareils à ceux d'un animal que l'on égorge ; elle crut qu'elle allait mourir, et soudain, fut délivrée.

De brusques rafales de vent lui firent entr'ouvrir les paupières ; à ses pieds, Moricaud son chien, soufflait, grondait, allait happer l'enfant. Elle prit l'innocent et le regarda. — Il a la couleur de la mort, pensa Radigonde. La campagne était obscure et déserte ; le ciel noir roulait des nuées. Alors de funèbres pensées vinrent assaillir la misérable ; c'était « comme un violent mal de tête », à ce qu'elle s'est rappelé depuis. Une brebis bêlait sans discontinuer, et cette plainte irritait la pastoure et achevait de la mettre en furie. Elle se jeta sur l'enfant, lui serra le cou de ses doigts, puis se recoucha, apaisée.

Elle avait froid, la pluie tombait, une fatigue affreuse l'écrasait ; elle se coula sous le ventre des brebis pour se réchauffer. Les heures sonnaient dans la nuit, au clocher du Pavé-Saint-Jean. Son enfant ne remuait point, et le tâtant de la main, derrière elle, Radigonde, l'apostrophait :

— Eh bien, petiot, tu ne dis rien !

L'aube commençait de paraître ; une lueur livide et glacée s'élargissait au fond des nuées, et la pastoure se dressa. Elle vit l'enfant à ses pieds, tout bouffi, la langue hors de la bouche. Il était mort. Quelle stupeur ! et elle demeurait immobile. Soudain, le cœur lui battit, et comme prise de folie, elle se pencha sur l'enfant, le perça de cent coups furieux, avec son couteau de bergère ; puis, cavant non loin de la croix, pour qu'il fût pourtant en terre bénite, Radigonde le déposa dans le trou, combla la fosse, la piétina, et se remit en marche avec son troupeau.

CHAPITRE II

Radigonde se maria.

Son homme, le Renaud, équarrisseur et chaudronnier au village du Pavé-Saint-Jean, était un veuf, « ayant du bien », jovial, taillé en hercule, et qui, avec ses gros yeux tout ronds, son petit nez crochu et sa face épatée, ressemblait assez à une chouette. Il lui restait de sa première femme, une fillette de huit ans, nommée Charline.

D'abord, Radigonde fut heureuse. Elle pouvait manger du lard à son plaisir, traîner le matin, entre les draps, bavarder avec les commères et demeurer au logis, paisiblement, quand il faisait du vent ou de la pluie. Pour comble de joie, elle se crut enceinte, et les autres pensaient aussi qu'elle le fût. Un jour qu'elle portait un chevreau entre ses bras, comme il se tourmentait tantôt à droite, tantôt à gauche, Michelle Hamelin, la mercerotte, avec qui elle cheminait, lui dit en riant :

— Il paraît qu'il commence à sentir le lait, la supposant grosse. Ce compliment toucha si fort Radigonde qu'elle aima la Michelle à partir de ce temps, même quand elle eut reconnu que son attente était vaine.

Une telle déception la rendit plus dure pour Charline. Quoiqu'elle la battit rarement, Radigonde la détestait. Elle lui reprochait cent défauts : menteuse, propre à rien, fainéante ; elle avait peur et dégoût de l'enfant. La pauvre créature, en effet, était somnambule ; elle se relevait de sa couchette et criait. Vite, on allumait la chandelle, mais la petite regardait ses parents avec des yeux écarquillés, sans rien voir.

Un vendredi, 24 juillet, la Renaude se trouvait seule à la maison, Charline et l'équarrisseur étant restés aux aires Saint-Antoine. Le temps de la moisson commençait ; Radigonde avait travaillé tout le jour, au chaud du soleil, tellement qu'elle s'était plainte, vers le soir, « qu'il lui dansait du feu dans la tête ». Elle commençait à s'endormir quand une voix frappa son chevet : Radigonde ! Radigonde ! éveille-toi ! Elle eut grand peur, se blottit sous le drap. La voix répéta : Radigonde !... Elle tremblait et claquait des dents, mais elle n'entendit plus rien.

Le surlendemain, au souper, Jacquemin Tyrio, l'apprenti, se blessa en coupant son pain, et il sortit pour se laver à la fontaine. — Il t'en arrivera autant, dit le Renaud à Charline qui appuyait en ce moment, la miche contre son sein. Radigonde lui répondit :

— On coupe son pain comme on le gagne, et elle ne sait pas le gagner, — car la marâtre avait proposé maintes fois, qu'on plaçât la petite dans quelque ferme. La discussion recommença. Radigonde se mit en furie, et elle avait les yeux étincelants et la face d'un rouge pourpre. Comme elle restait seule, attablée, après le départ du Renaud, elle entendit de nouveau la Voix qui disait :

— Il nous faut des cœurs ! Il nous faut des cœurs !

Dès lors, la marâtre fut hantée sans relâche. Aux champs, la Voix sortait d'une faucille, d'un sillon, d'une gerbe de blé ; au logis, elle retentissait hors de la maie ou de la cheminée, et toujours :

— Il nous faut des cœurs ! Il nous faut des cœurs !

Radigonde ne savait où trouver ces cœurs.

Sa haine contre les enfants avait encore redoublé. Elle dit un jour, chez la Postel qui allaitait un nourrisson : — Cachez-le ! Quand je vois ces crapauds-là, le

sang me farfouille le ventre ; et un instant après, en retroussant sa manche : — C'est drôle, reprit Radigonde, comme ça me porte impression ; regardez ! j'en ai la chair de poule.

Cela venait certainement d'un sort que quelqu'un lui avait jeté, mais comment s'en délivrer ? Michelle Hamelin lui conseilla d'aller trouver le sorcier de Lacroix, qui avait jadis guéri Hamelin, « en lui faisant bien des affaires, des cierges, des croix noires, de l'eau ». Le vieux Mauboussin était mort, mais son fils avait pris son état, s'était mis sorcier comme lui.

Michelle accompagna son amie. — Pourquoi, leur dit durement Marboussin, n'êtes-vous pas venues le dimanche, qui est le jour où je pratique ? C'était un vilain homme à museau de fouine, bossu, rousseau, en blouse bleue. Avant de consentir « à travailler » il exigea quatre écus de Radigonde. On voyait sur la cheminée, des paquets de semences moisies, un crâne de mort, des coquilles, — et d'innombrables mouches se balançaient dans les herbes sèches pendues au plafond.

Il fit grand feu, plaça une poignée de clous dans un couvercle de marmite, et il disait : — Je vois, je vois, c'est votre belle-mère qui vous a envoyé « du mal fait ». — Ah ! la gueuse ! je m'en doutais, s'écria Radigonde. Ensuite, le bossu versa du vinaigre sur les clous rougis, et Radigonde armée d'une fourchette, crevait les bulles qui s'élevaient, tandis que Marboussin répétait : Piquez, piquez ! celle qui vous en veut s'en apercevra bien. Piquez fort !

Cependant le charme n'opéra pas, et la Voix revint, plus impérieuse. — Pourquoi lui fallait-il des cœurs ?... Radigonde avait la pensée de tuer la petite Charline. Ce serait toujours un cœur de gagné.

CHAPITRE III

Si tentée du crime qu'elle fût, elle n'eut pourtant pas à le commettre.

En rentrant de botteler du foin, le jour de Saint-Cyr et Saint-Jude, la marâtre trouva Charline qui se mourait. L'enfant était malade depuis plusieurs jours, — mais rien de grave, pensait-on, quand soudainement, vers les cinq heures, elle avait paru au plus mal. Des voisines étaient accourues. On avait porté la petite dans la cour, sur des draps, à l'ombre d'un poirier, où elle passa, au soleil couchant.

C'était le fait de Tyrio qui, se trompant de paquet dans l'armoire, lui avait donné de la « mort aux mouches » au lieu de la drogue que le facteur avait apportée le matin. Lorsqu'on s'avisa de l'erreur, il ne put que s'en prendre à ses yeux. On mit la Charline au cercueil, le surlendemain, et comme un bruit s'était produit à ce moment, dans le cadavre, Radigonde toujours haineuse s'écria : — Comment ! est-ce que tu grognes encore !

Quant au Renaud, il ne faisait que répéter :

— Tant d'argent qu'elle m'avait coûté ! Ah ! pauvre moi !

Quelle délivrance pour Radigonde ! et les jours suivants, quel étonnement, lorsque la Voix ne revint pas ! Ce n'était qu'un répit sans doute, et elle demeurait soucieuse et absorbée. Mais deux mois, puis trois se passèrent. La Renaude courait les assemblées, les foires ; elle dansa même, un dimanche soir, à Saint-Hilarion de Bourgueil. Ce fut là qu'elle remarqua la première que Pierrette Jeannin pouvait avoir *fauté*,

« car elle n'a pas une marche physique pour une personne non mariée ». Et de fait, quelques semaines après, les gendarmes de Châteauneuf emmenèrent la malheureuse qui avait étouffé son enfant. Ce fut un grand bourdonnement dans le village, et comme l'on s'entretenait de Pierrette devant Radigonde :

— Ne me parlez pas de cela! s'écria-t-elle avec véhémence; mon cœur est malade *de trop*; je suis toujours comme en frénésie; j'ai mérité la guillotine, et je ne l'ai pas!

Mais on ne prit pas garde à ses paroles; elle avait déjà le renom d'être une « parleuse de morts ».

Le même soir, comme elle était occupée à riboter son beurre, Radigonde entendit la Voix. Elle ne disait plus cette fois : Il nous faut des cœurs! mais lui tenait des propos plaisants, la raillait de sa maladresse, et lui gâtait son travail.

— Ah! c'est le luiton (lutin), pensa-t-elle.

Et elle se prit à pleurer.

Elle alla trouver le curé, mais il refusa de lui prêter « quelque relique » pour la soulager; et les conseils de Michelle Hamelin ne lui étaient non plus d'aucun secours. Le luiton cependant, la persécutait sans relâche; il lui parlait dans son oreiller, dans l'assiette où elle mangeait, jusque dans les touffes d'herbes qu'elle retournait en bêchant. Chaque matin, elle s'éveillait la peau marbrée de taches jaunes; quelquefois, rentrant à la maison, elle ne pouvait pas remuer le cliquet. C'était un enfer qu'une vie pareille; elle pensait pour en finir, à se jeter dans le Jozon. — L'eau fera de moi, ce qu'elle voudra, disait Radigonde.

Elle n'était pas retournée à Lacroix, chez Marbousin, et le sorcier s'était vengé en lui envoyant des « crampes d'os » qui lui durèrent sept semaines. Une



mendiante lui indiqua dans le village de Pourille, Mathieu Chauvet, surnommé Santoquesor.

Il lui dit, sitôt qu'elle parut : — Je connais pourquoi vous venez ; dans toute famille ; il y a des vengeances ; ceux qui vous ont ensorcelée, c'est Marbousin et la vieille Renaud, — et il jura de la délivrer. Puis, il se fit donner deux écus, et promit qu'il irait lui-même, au Pavé-Saint-Jean.

Il survint quatre jours après, tandis que le Renaud, la Renaude et Jacquemin Tyrio soupaient, et il exigea une vache, avant que de rien commencer en ajoutant : — Si le mauvais esprit se présente en bœuf, il faudra acheter un bœuf ; s'il se présente en cheval, il faudra acheter un cheval. Le Renaud se récria bien fort, il ôta même sa pipe de la bouche ; mais Radigonde s'emporta, l'appelant « avare » et « sans-cœur », et elle réclamait avec amertume les trois cents francs de dot qu'il lui avait promis.

— Moi ! dit l'équarrisseur... et pourquoi ?

— Pour ma jeunesse, répondit-elle.

Finalement, l'on tomba d'accord à soixante-quinze francs ; Santoquesor prit place à la table, et l'on but chopine, jusque vers minuit. Alors le sorcier, tirant de sa poche un cœur de mouton, le perça d'aiguilles et le fit brûler, et il disait d'une voix lente :

— Fagot, brûle le cœur, le corps, le sens, l'esprit, l'entendement de nos ennemis, par le feu, par la terre, par l'arc-en-ciel. *Sepe... Eléra...* Brûle-les jusqu'à ce qu'ils viennent accomplir nos désirs et volontés ! Va contre eux en foudre et en tempête ! Amen !

Ensuite il révéla que les esprits se cachaient dans une truisse de saule, et que sitôt l'arbre tombé, le mauvais sort tombant du même coup, Radigonde serait guérie.

On s'en fut sur le bord du Jozon avec des cordes et des cognées, et l'équarrisseur commença de battre le saule à toute volée, tandis que Radigonde élevait la lanterne, et que le sorcier, devant eux, gesticulait en ouvrant les bras. La nuit était complètement noire ; la lumière, frappant les feuilles par-dessous, les faisait paraître plus vertes ; sitôt que le Renaud s'arrêtait, on entendait le bruissement monotone de la rivière. Le saule était fort vieux et pourri ; un dernier coup furieux l'abattit, et alors Santoquesor s'écria par trois fois solennellement.

— Il est chu, Marboussin..., il est chu, Marboussin..., il est chu, Marboussin.

Radigonde aussitôt, fut guérie. Le luiton revint à la vérité, et continua de l'obséder, — « mais ce n'était plus la même chose » disait-elle.

CHAPITRE IV

Pendant plus de vingt-cinq ans, la Renaude hantée la nuit, le jour, eut la compagnie du lutin.

Elle l'entendait tout d'un coup qui lui chuchotait à l'oreille, et quelquefois, en des moments si singuliers, qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire. Il était de belle humeur en effet, et l'égayait par ses propos familiers. D'ordinaire, il l'entretenait complaisamment du ménage, du jardin, des graines qu'on semait, de la toile qu'il fallait acheter.

Étrange petit Dieu ami, si dévoué, si consolateur ! Dans les soirées d'hiver surtout, tandis que le Renaud s'attardait au cabaret, Radigonde trouvait un plaisir douloureux à tirer de l'armoire les langes qu'elle avait préparés jadis, dans le temps qu'elle se croyait grosse.

Le cœur lui gonflait à les voir, elle associait en pensée le luiton et l'enfant qu'elle avait attendu ; et sans bouger, les yeux fichés par terre devant elle, la pauvre femme s'enfonçait dans ses songeries, tandis que claquaient au dehors les sabots des filles qui revenaient du chapelet.

Chaque soir, avant d'aller au lit, elle posait dans la cheminée, la jatte de lait du lutin ; elle lui réservait du miel ; une fois même, à Châteauneuf, elle acheta pour lui des dragées. Cependant elle cachait à tous, et à son mari principalement, le commerce qu'elle entretenait, et parlait encore moins qu'auparavant, si bien que le Renaud disait : — Que voulez-vous, elle a des positions où le diable ne sait pas ce qu'elle pense. — En prenant de l'âge elle devint sourde, mais elle entendait le luiton, sans songer à s'en étonner, tout aussi clair que dans sa jeunesse.

Ainsi passèrent bien des hivers et des étés, et le retour périodique des saisons ramenant à la paysanne toujours les mêmes occupations, sa vie coulait non moins paisible et régulière que celle des bêtes de l'étable. Elle n'avait plus qu'un désir qui était de voir le luiton.

Tant qu'elle ne connaîtrait pas la ressemblance de son ami, elle ne serait pas tout à fait heureuse, et Radigonde l'imaginait vaguement resplendissant d'or, comme un portrait du petit Prince impérial qu'elle avait vu sur une estampe. Elle se le peignait aussi, pareil à un ange ou à un oiseau. Pourquoi ne se laissait-il pas voir ? peut-être parce qu'il était laid ? mais non, par malice bien plutôt, — et elle redoublait ses supplications.

Ce désir sans cesse grandissant finit par l'occuper tout entière. Tantôt, elle voulait consulter un sorcier pour forcer le luiton d'apparaître ; d'autres fois, elle

avait recours à la prière, ou demeurait les yeux ouverts la nuit, afin de tâcher de le surprendre.

CHAPITRE V

Le soir du jour de Saint-Eloi, Radigonde vers neuf heures, entendit frapper à son volet, et vit entrer Jean Tyrio, le frère cadet de Jacquemin, établi à Lacroix, maintenant.

— Et le Renaud ? demanda-t-elle.

Il venait d'acheter sur place, au milieu de la Lande-Vignon, la haridelle d'un chariot de Bohémiens qui était tombée de fatigue, et comme il fallait l'enlever à l'heure même, de peur des loups, l'équarrisseur avait envoyé Tyrio quérir au logis le vieil âne.

— La Lande-Vignon ? dit Radigonde, et au même instant, la voix du luiton lui souffla tout bas :

— Vas-y ! Vas-y ! Tu me verras !

Tremblante de joie, elle prit sa cape, et voulut accompagner Jean, quoi que celui-ci lui représentât. Le village était endormi. Quelques chiens dans les cours, aboyèrent, et Moricaud, — le quatrième de ce nom — leur répondait à pleine voix. Puis ils se trouvèrent en rase campagne. L'air était glacé, immobile ; la lanterne que portait Tyrio faisait un cercle lumineux sur la neige, à dix pas devant eux. Le luiton répétait toujours :

— Tu me verras ! Tu me verras !

Après avoir gravi la côte des Galernes, ils découvrirent la Lande-Vignon, toute blanche sous le ciel ténébreux. On y apercevait de très loin le feu où se chauffait Renaud.

Jean Tyrio cria : Ohé ! L'équarrisseur répondit, et

Moricaud partit au même instant, vers son maître.

— Qui vient là ? dit Renaud. C'est toi Radigonde ?

Il était assis, le front penché, et fumait sa pipe tranquillement, près du brasier qui se mourait. A quelques pas, le cheval abattu gisait tout de son long, sur la neige.

La Renaude avait beau écarquiller les paupières, elle ne voyait pas le luiton. Jean Tyrio jeta sur les tisons un monceau de brindilles sèches qui s'enflammèrent en pétillant, et au travers de cette grande lueur rouge, Radigonde aperçut derrière son mari, la croix de bois de la Lande-Vignon, empourprée et sinistre.

Alors elle commença de trembler, et le souvenir de la nuit où elle avait enfanté, lui revint. Au même moment, Moricaud, qui quêtait çà et là en grondant, poussa un hurlement lugubre. Ils se tournèrent tous les trois ; le chien fouillait des pattes avec fureur, à un endroit où le poids du cheval avait fondu la neige épaisse. Une voix ininterrompue répétait à Radigonde folle de terreur :

— Tu me verras, tu me verras, tu me verras...

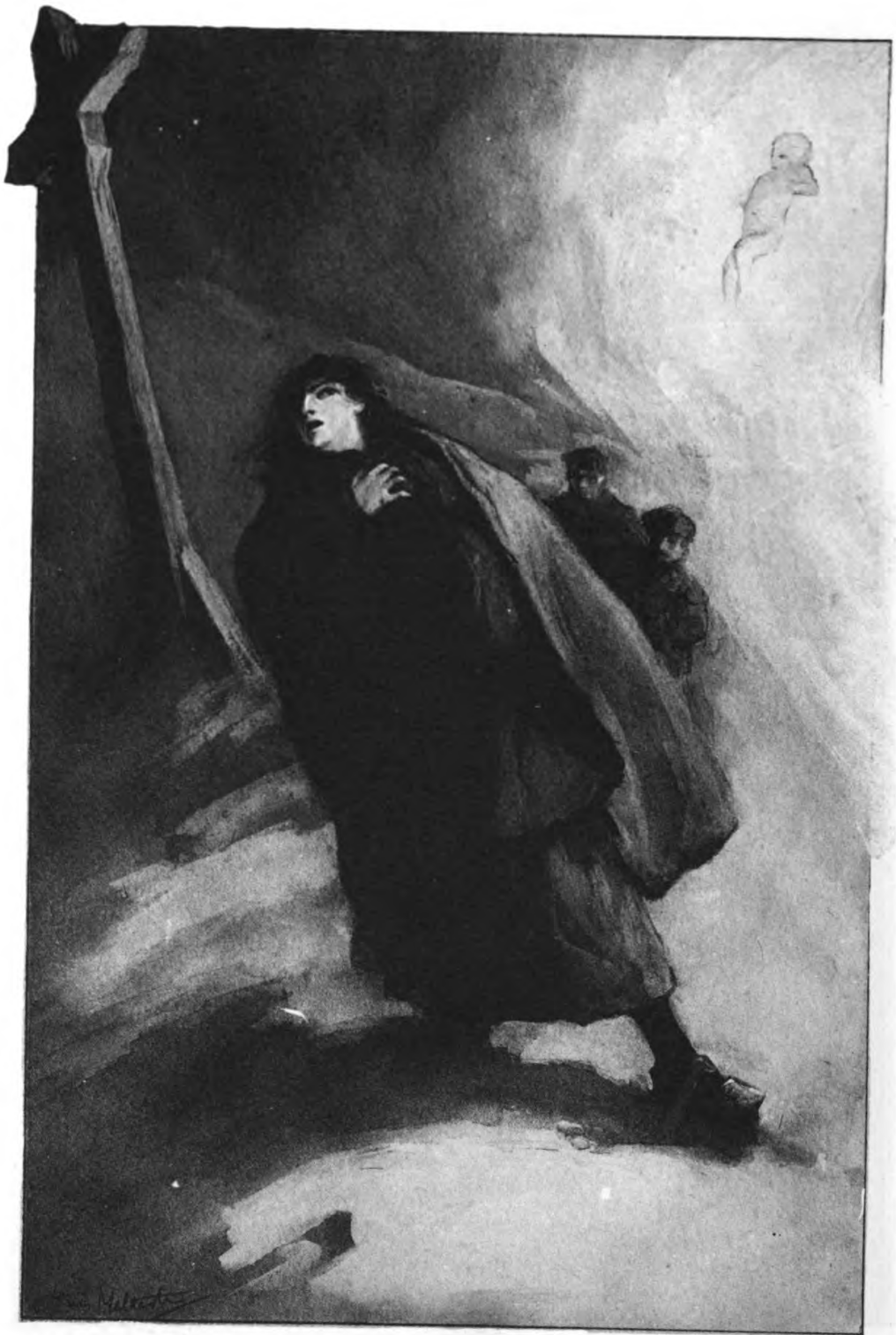
— Qu'est-ce donc qui prend à Moricaud ? dit le Renaud en s'approchant.

Une petite main de squelette sauta tout à coup hors du trou, et Radigonde hallucinée, y aperçut son enfant égorgé, livide et baignant dans son sang.

Elle poussa un cri et tomba roide en arrière ; son cœur venait de se briser.

Ce fut ainsi que la Renaude vit le lutin, qui l'avait hantée pendant tant d'années.







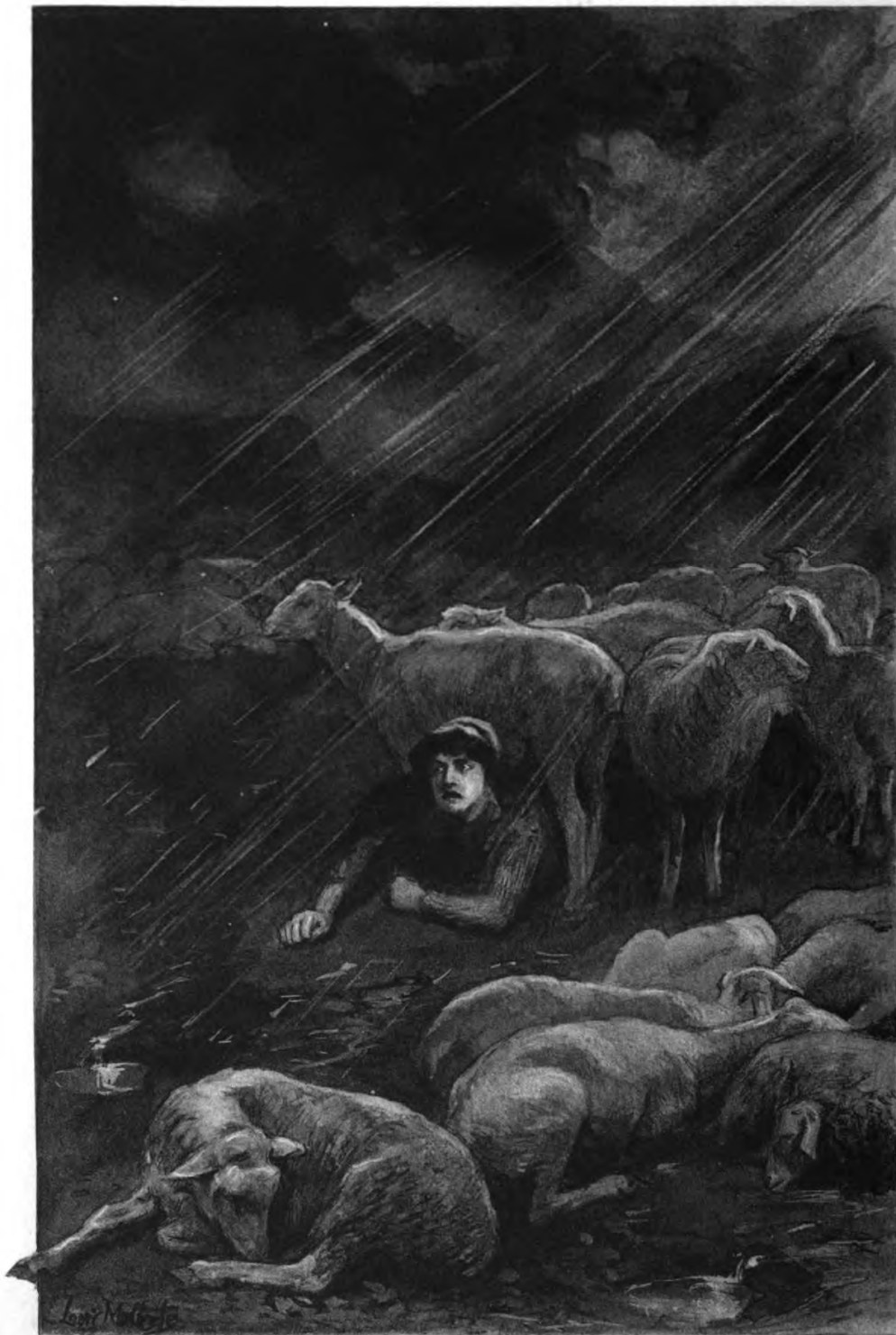






van Melleke









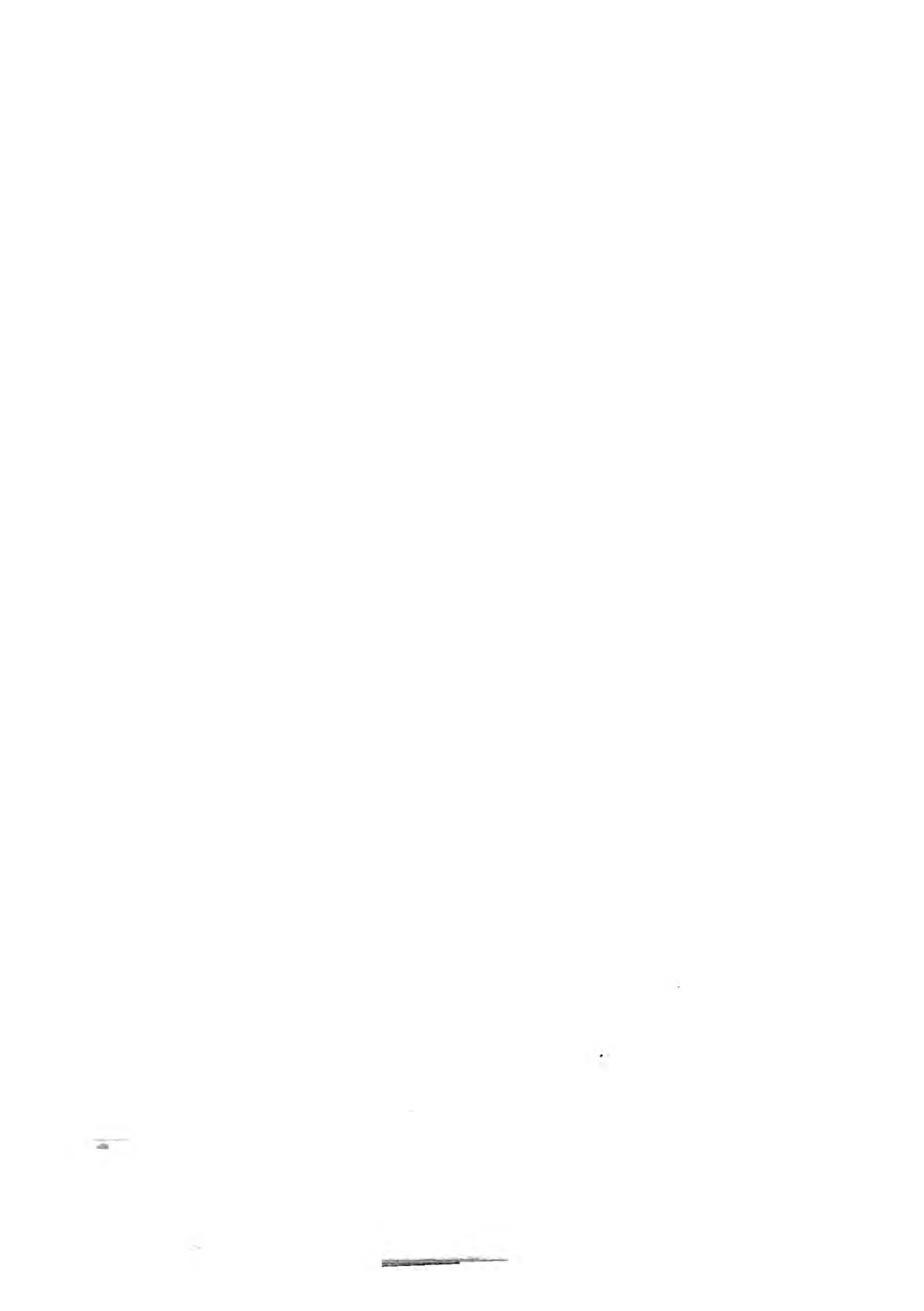
Achevé d'Imprimer
en Mai 1905,
pour le compte
de A. ROMAGNOL
éditeur à Paris.







**L'ENFANT
QUI
REVIENT.**



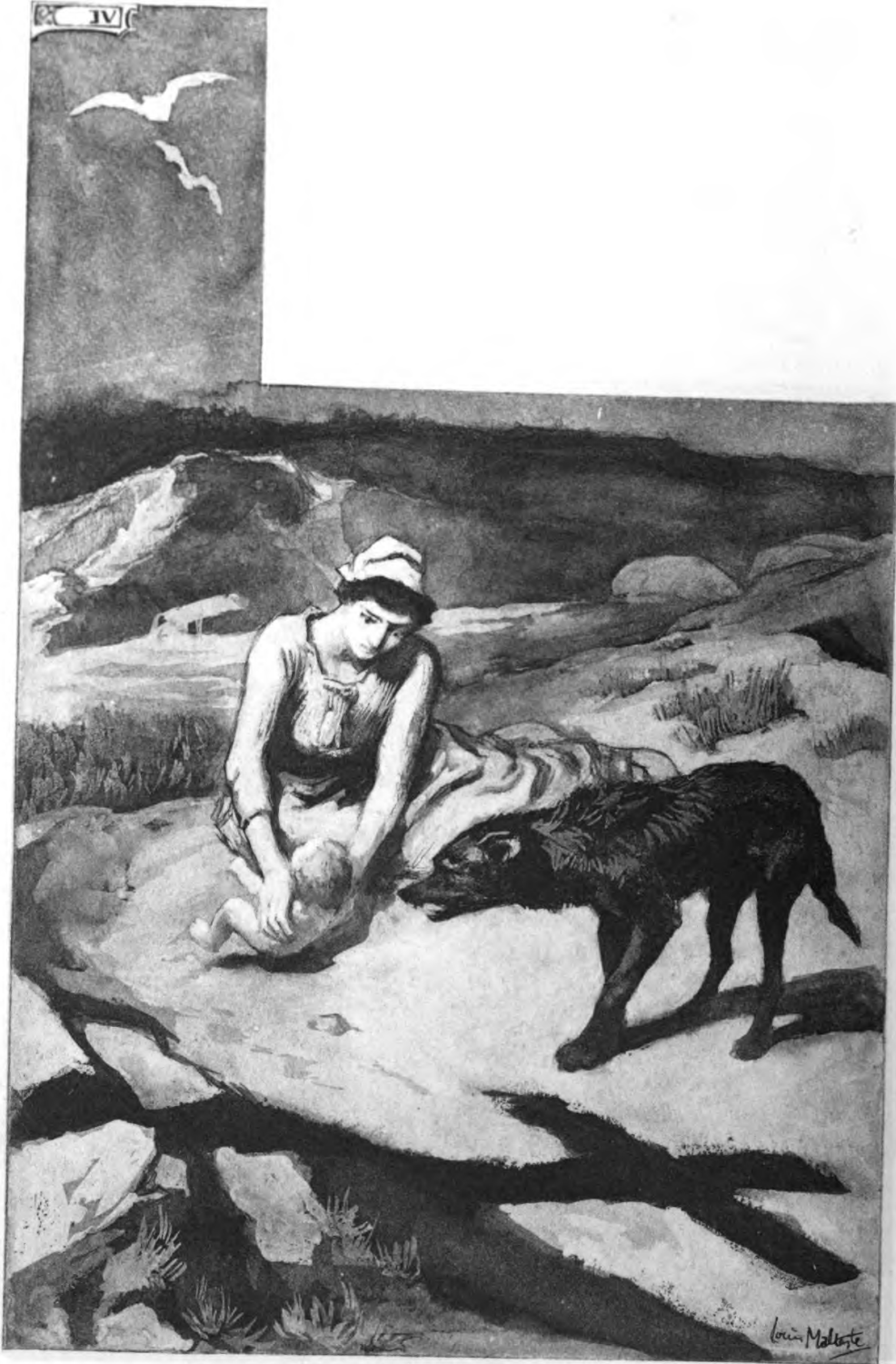
CHAPITRE 1^{er}

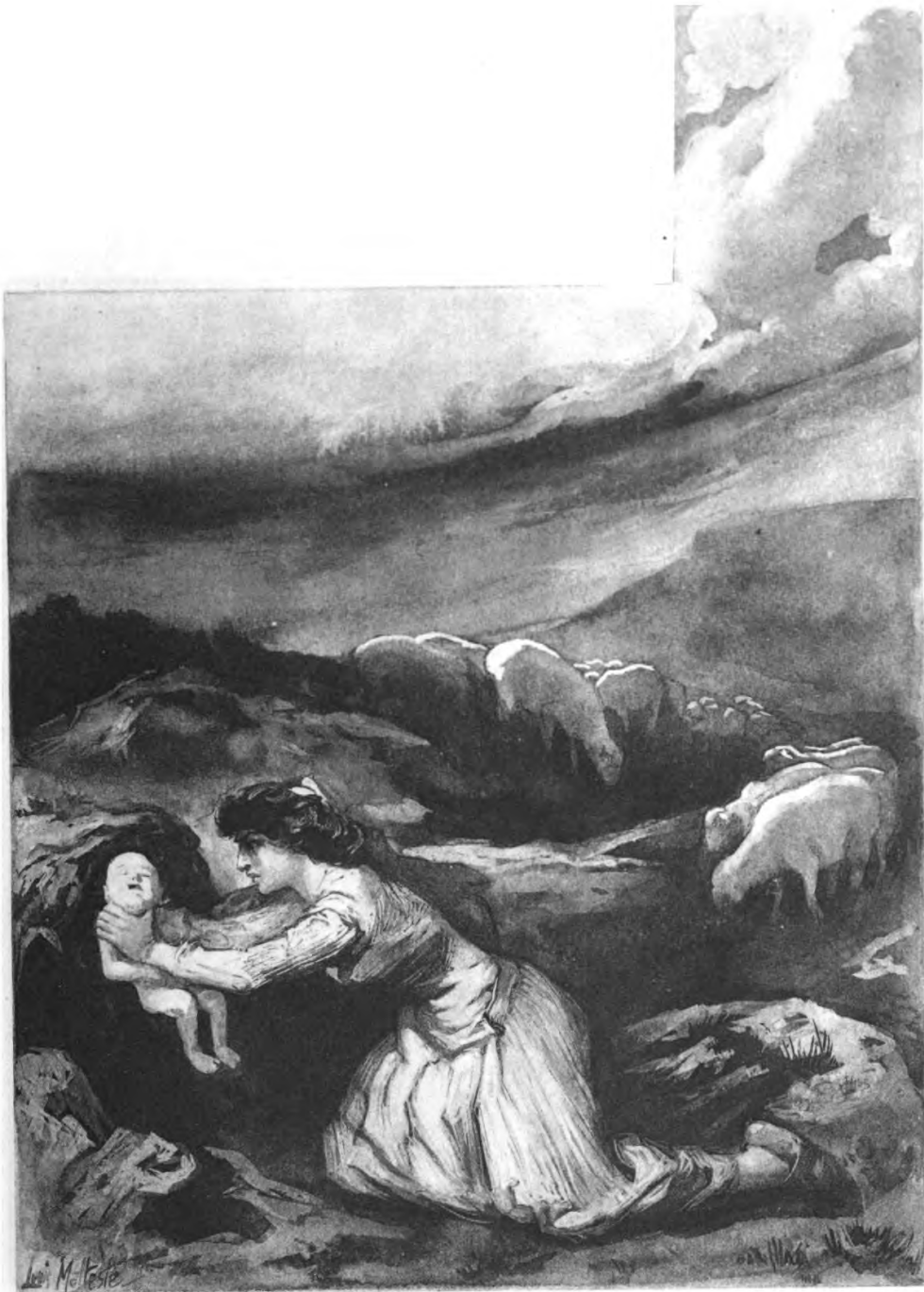


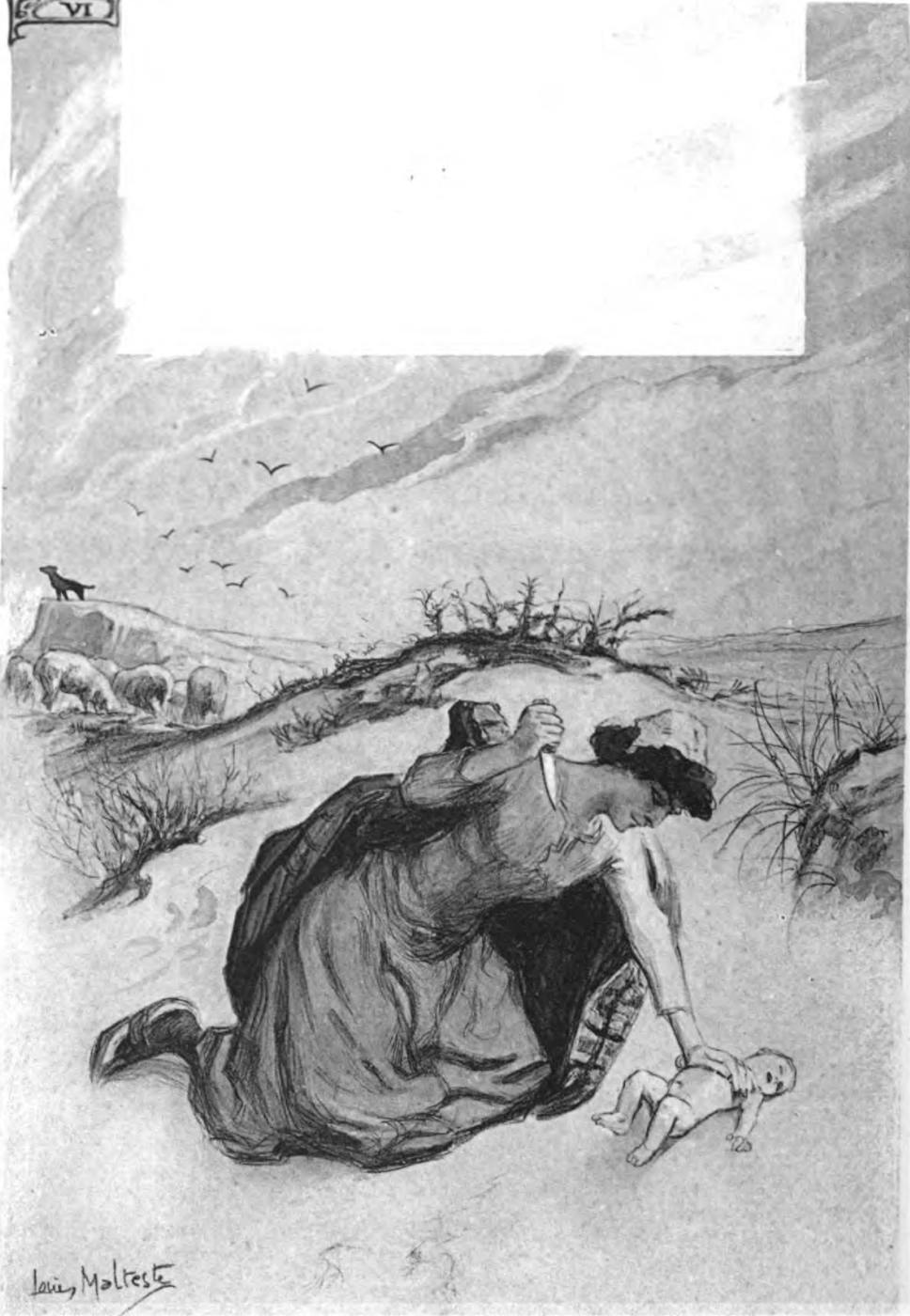




IV







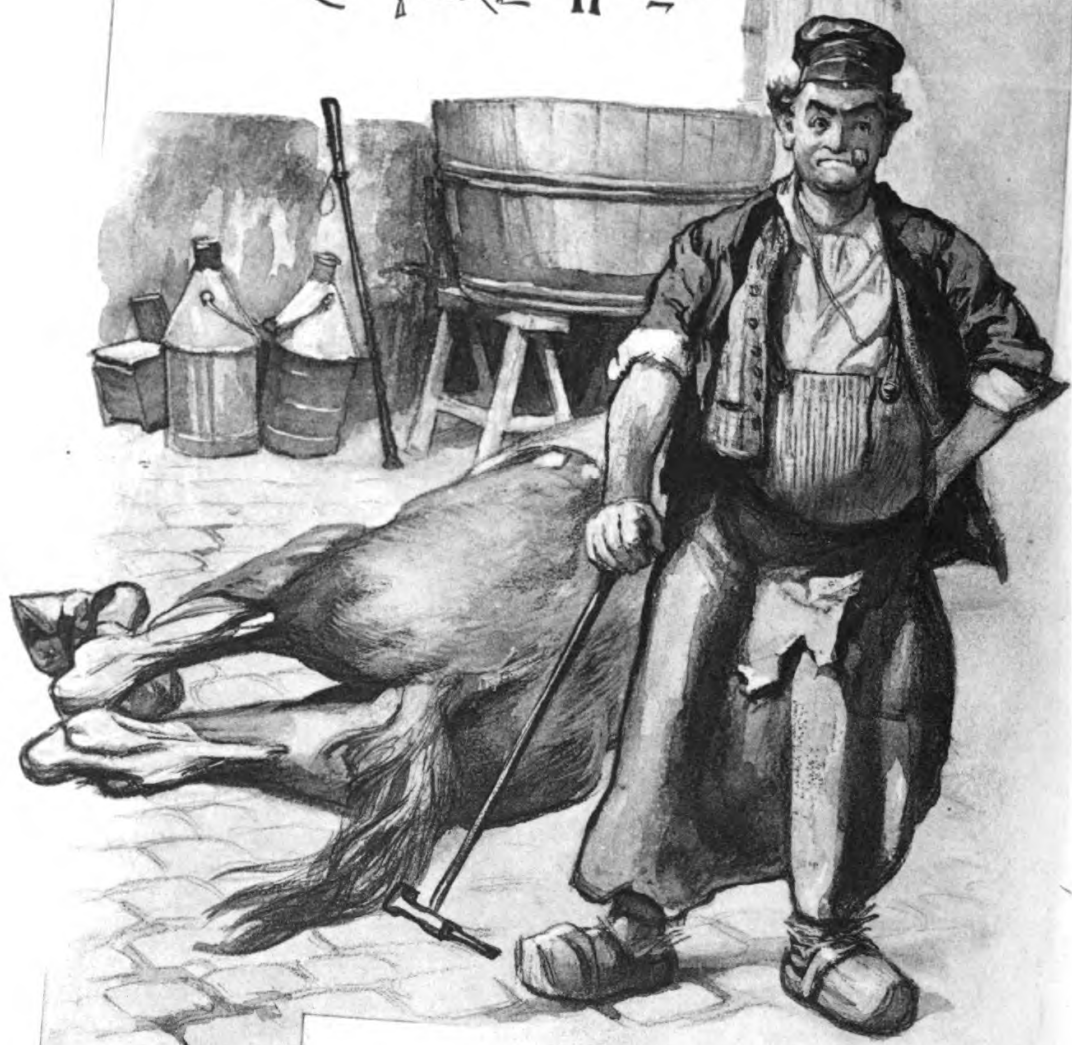
Luis Molteni



Louis Mollet

CVII

CHAPITRE II^{ème}



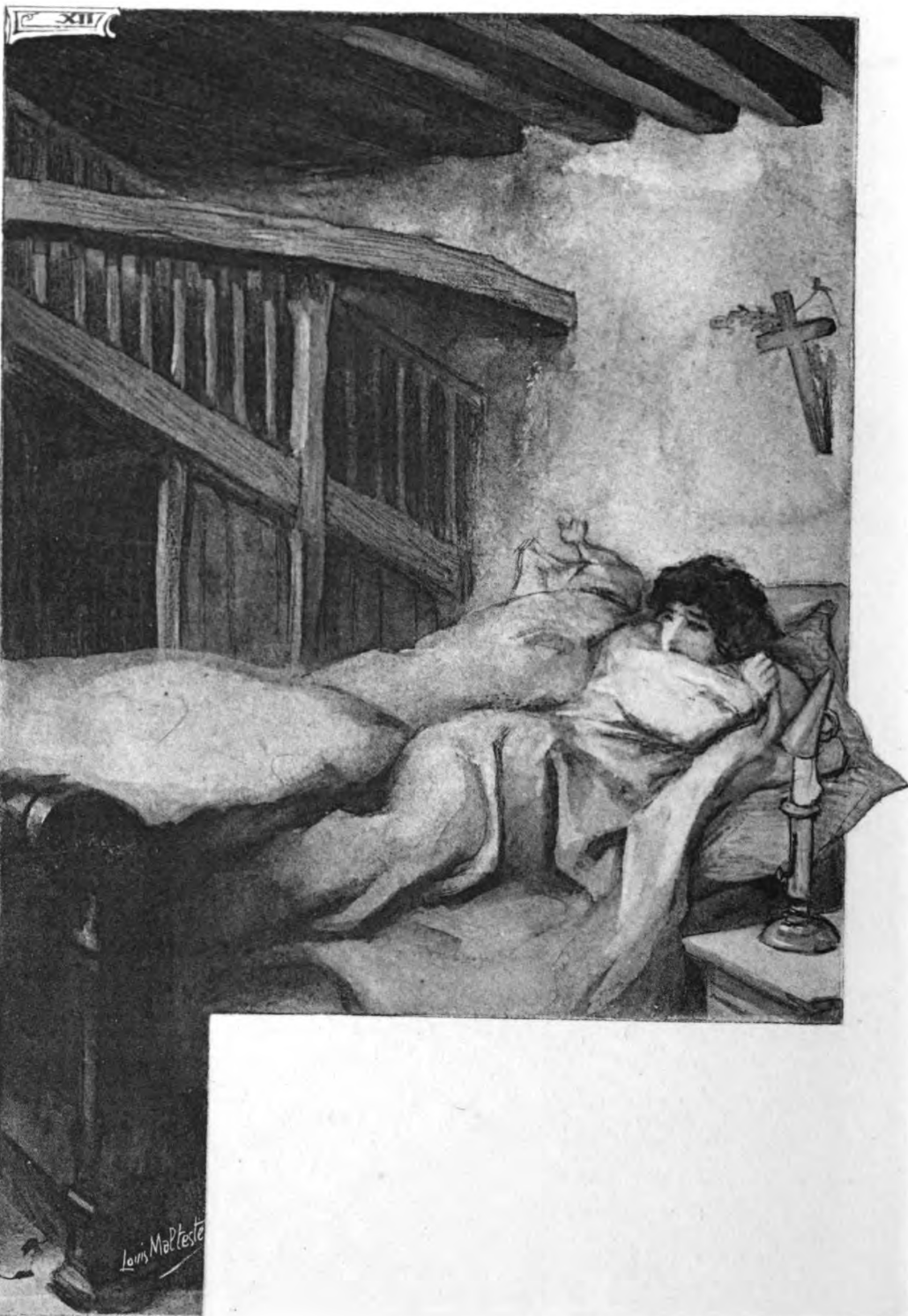
Louis Maltot







TAYLOR
OXFORD - INST

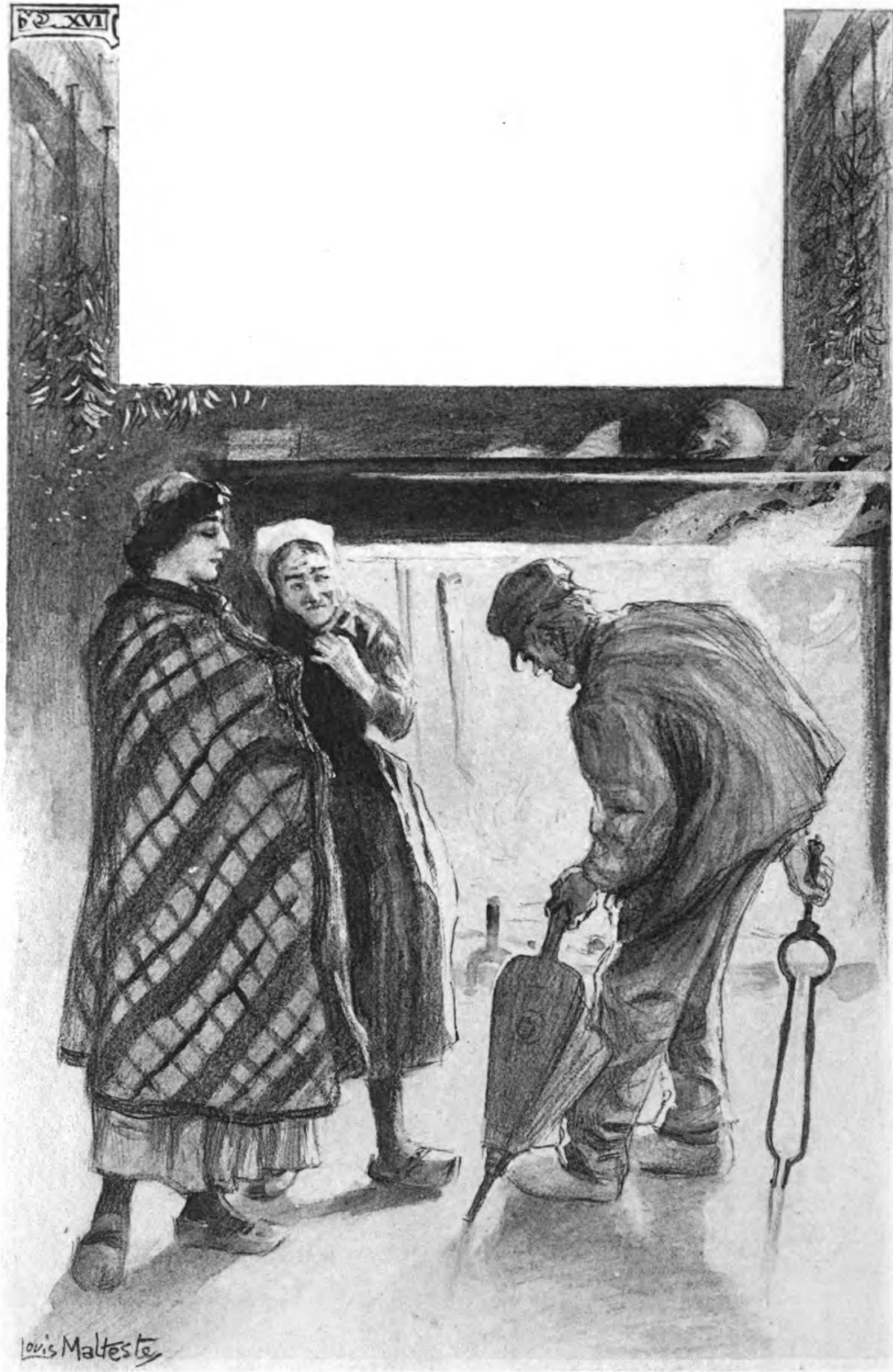




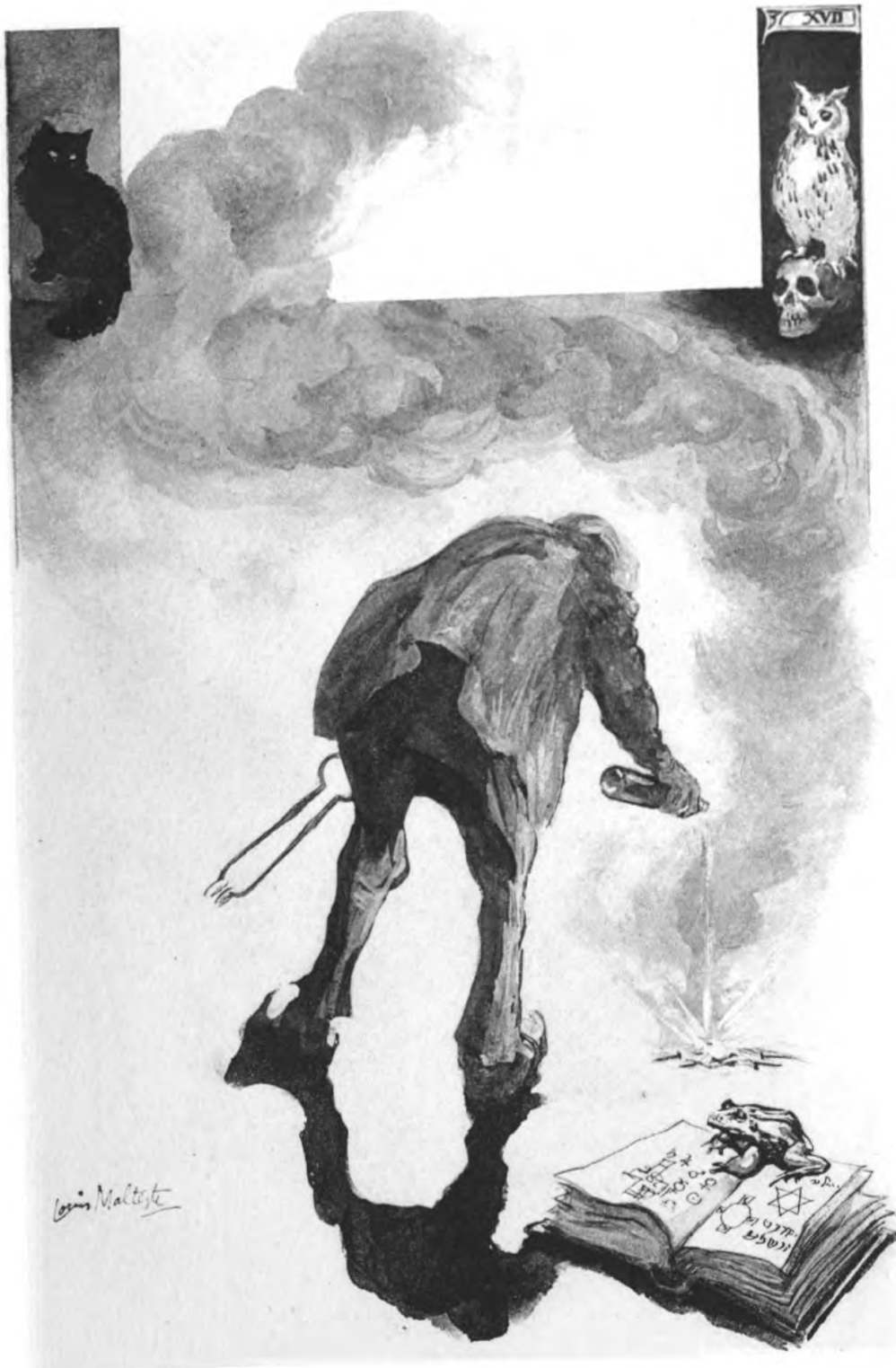


Louis Maltre





Louis Malteste





Louis Maltès

CHAPITRE III

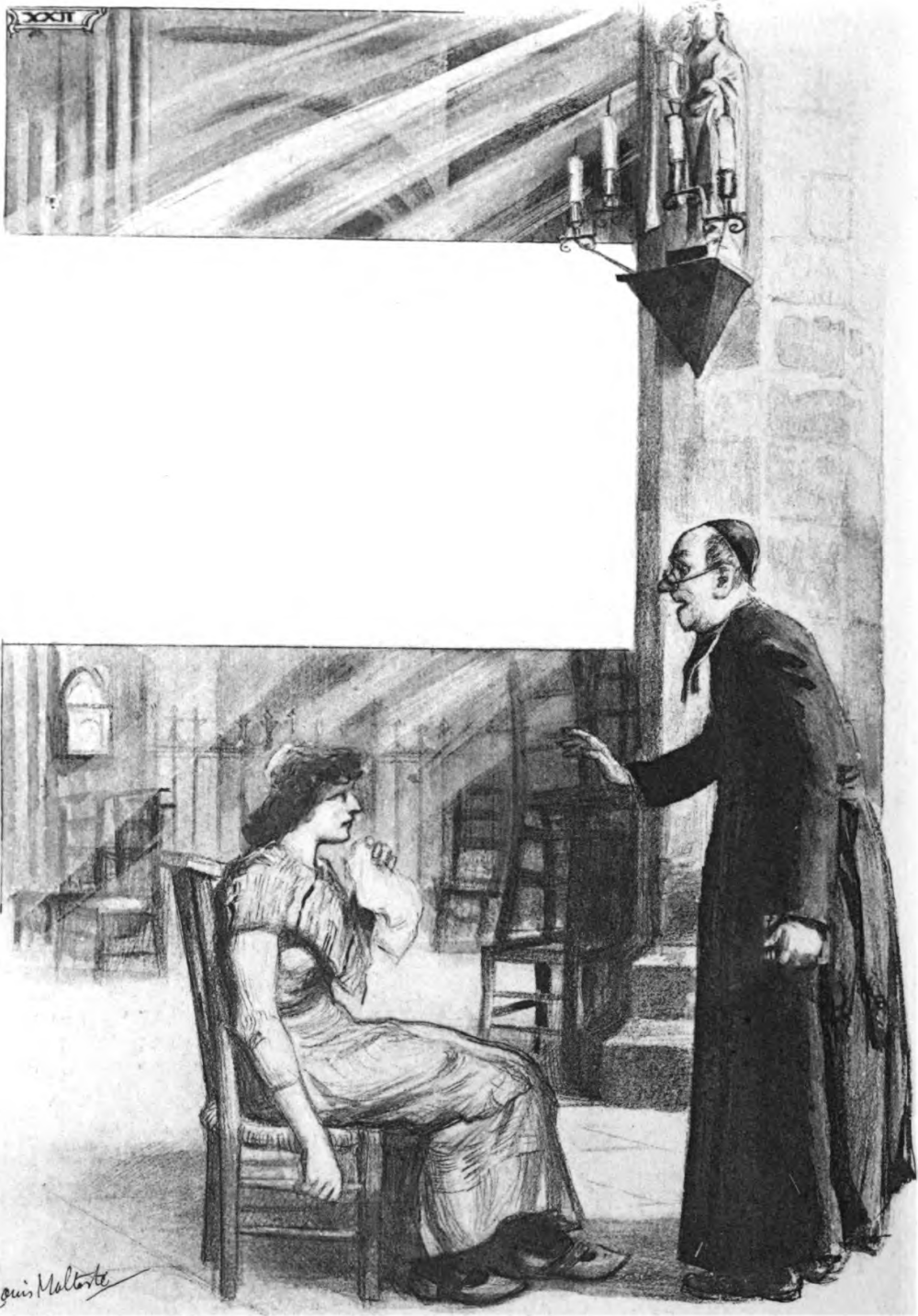








Louis Malteste -

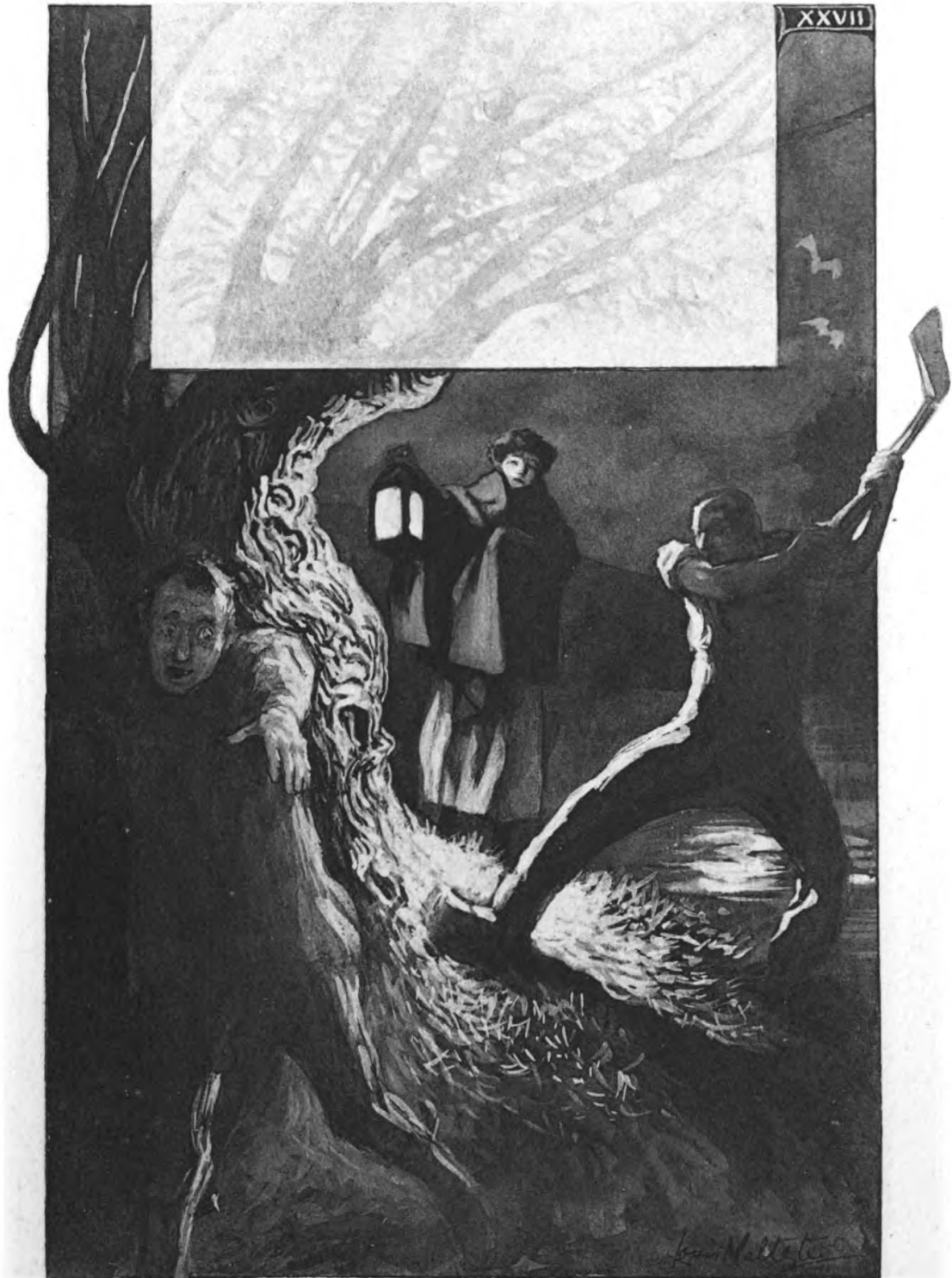




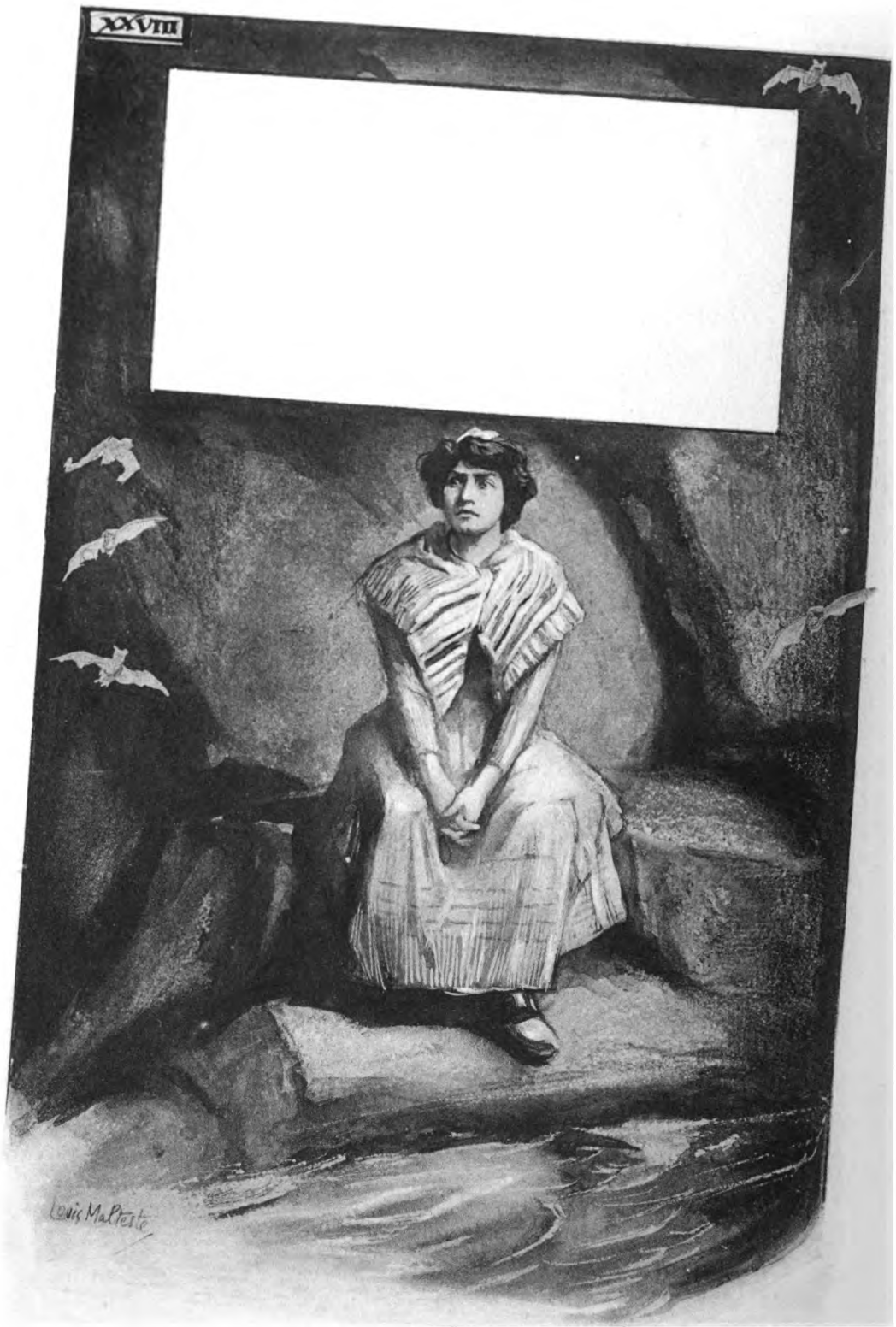






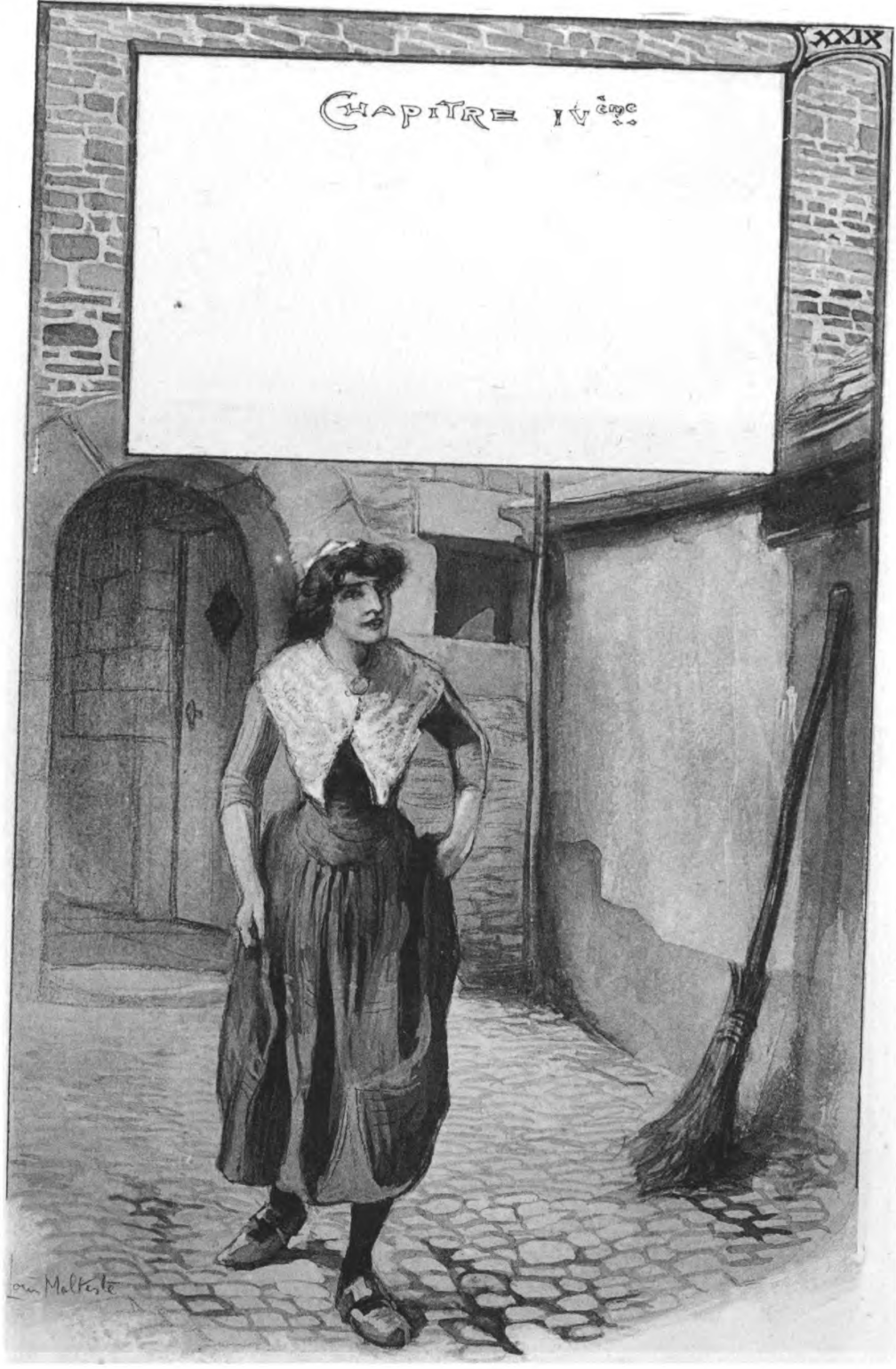


XXVIII



Louis Malteste

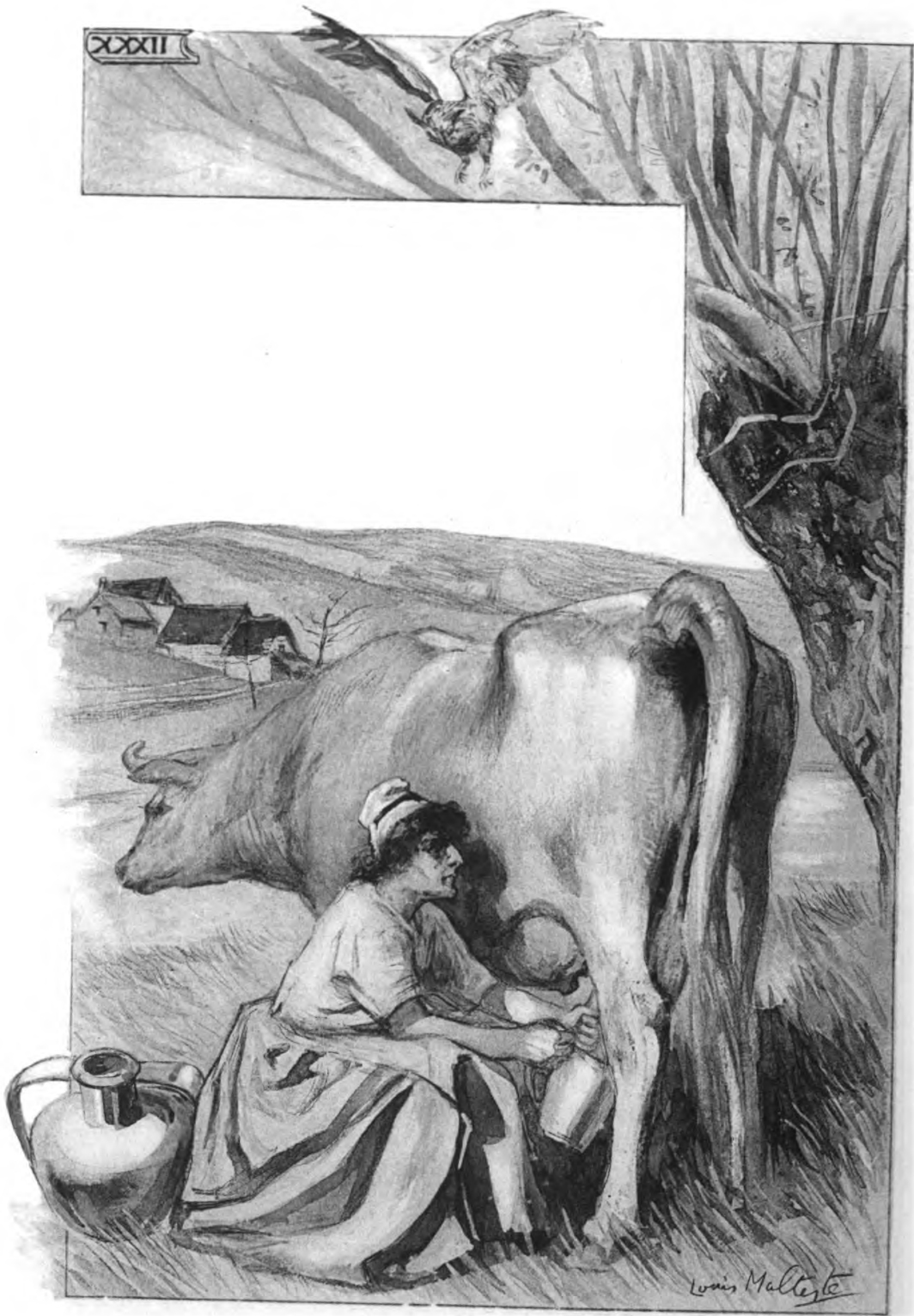
CHAPITRE IV^{ème}



M. Malteste



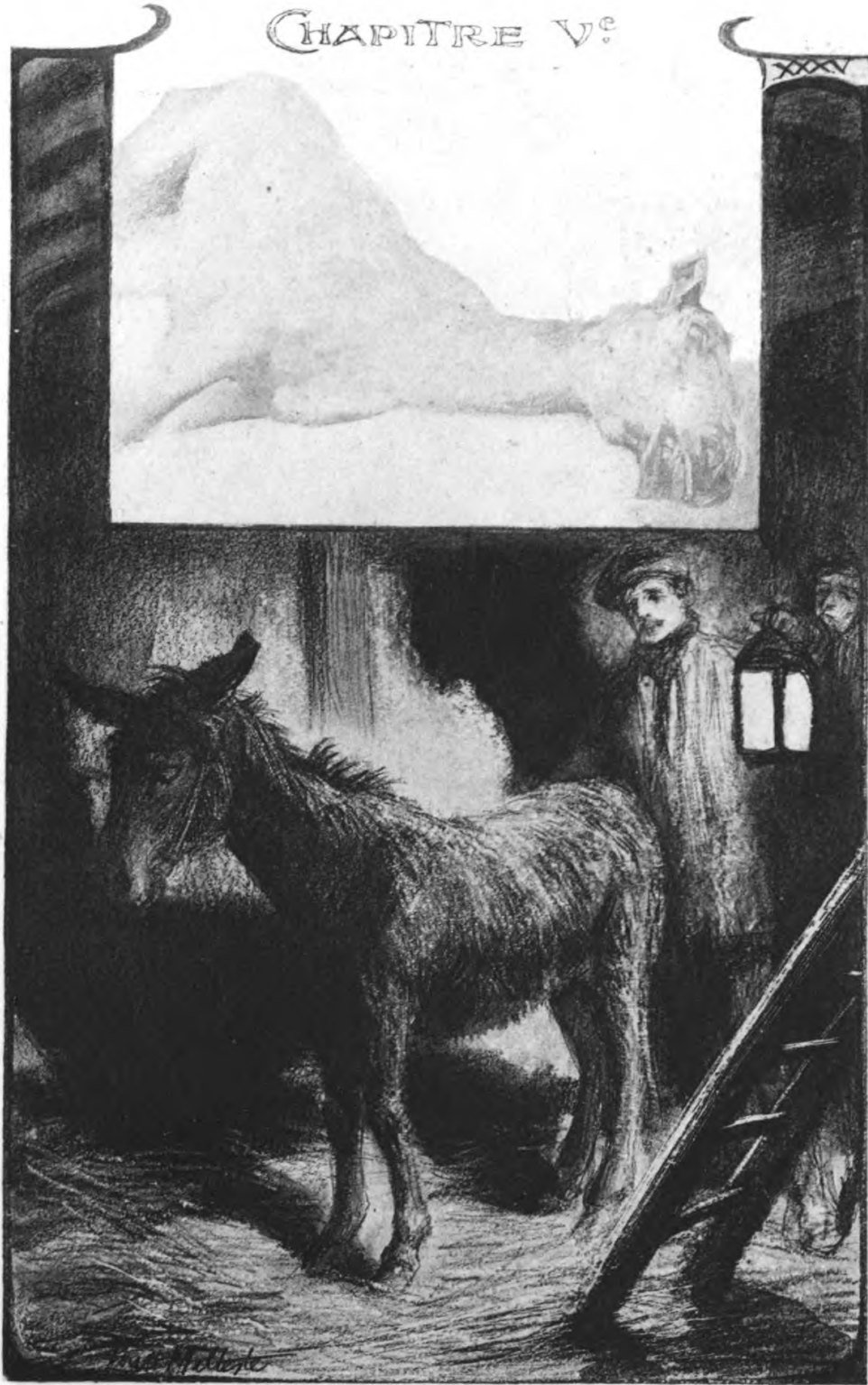




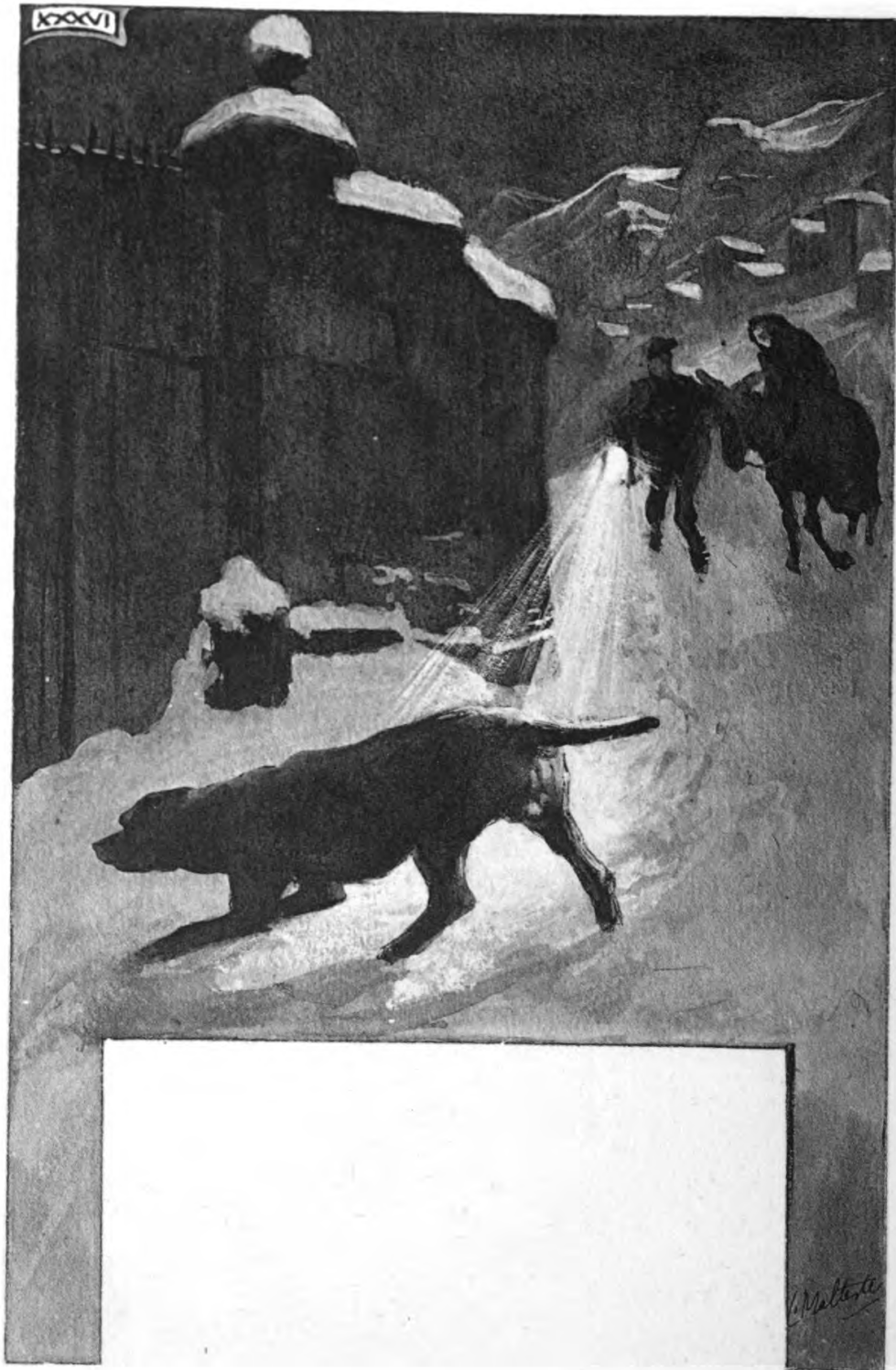


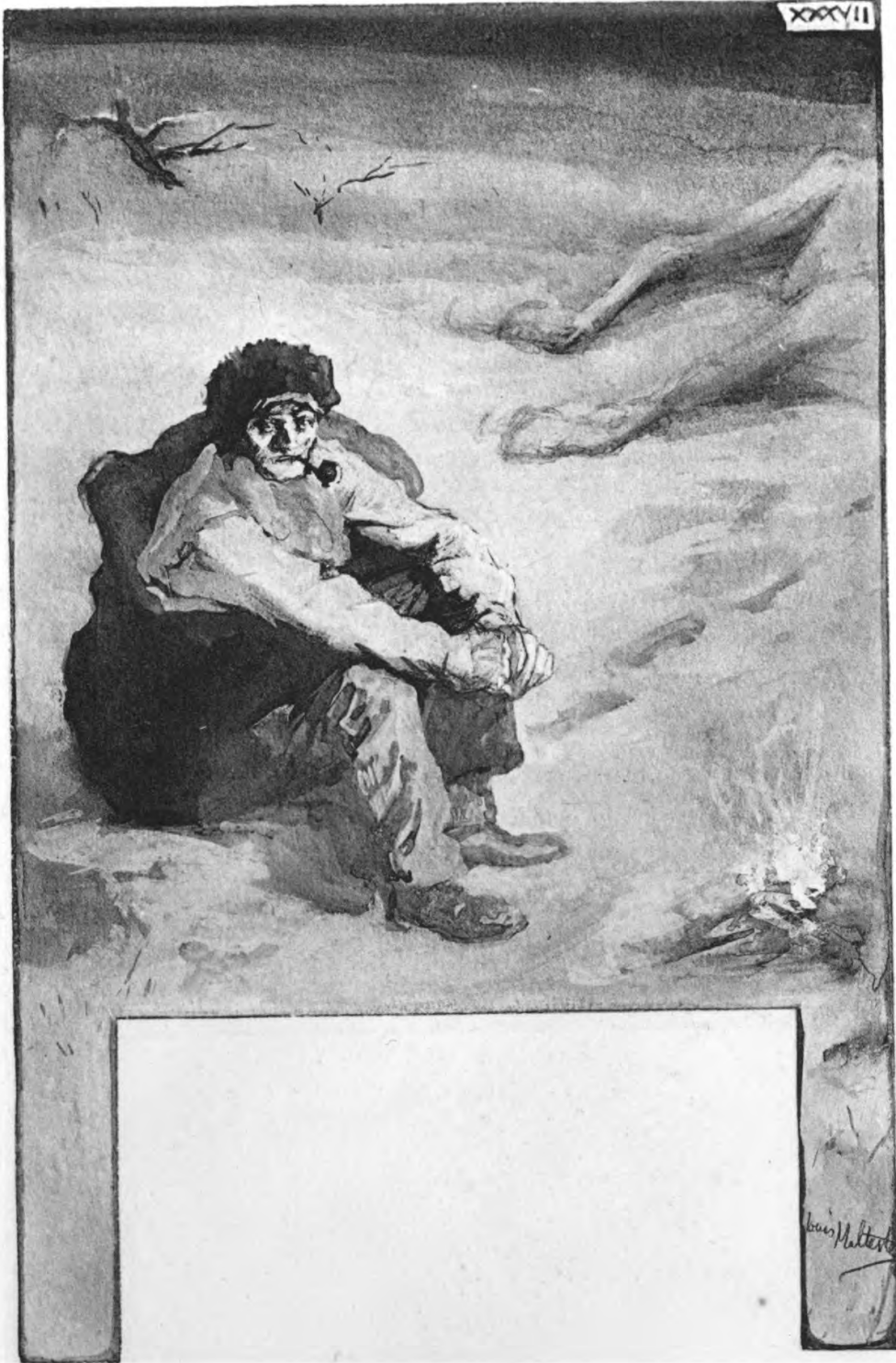


CHAPITRE V^e



TAYLOR
OXFORD
PRINTERS





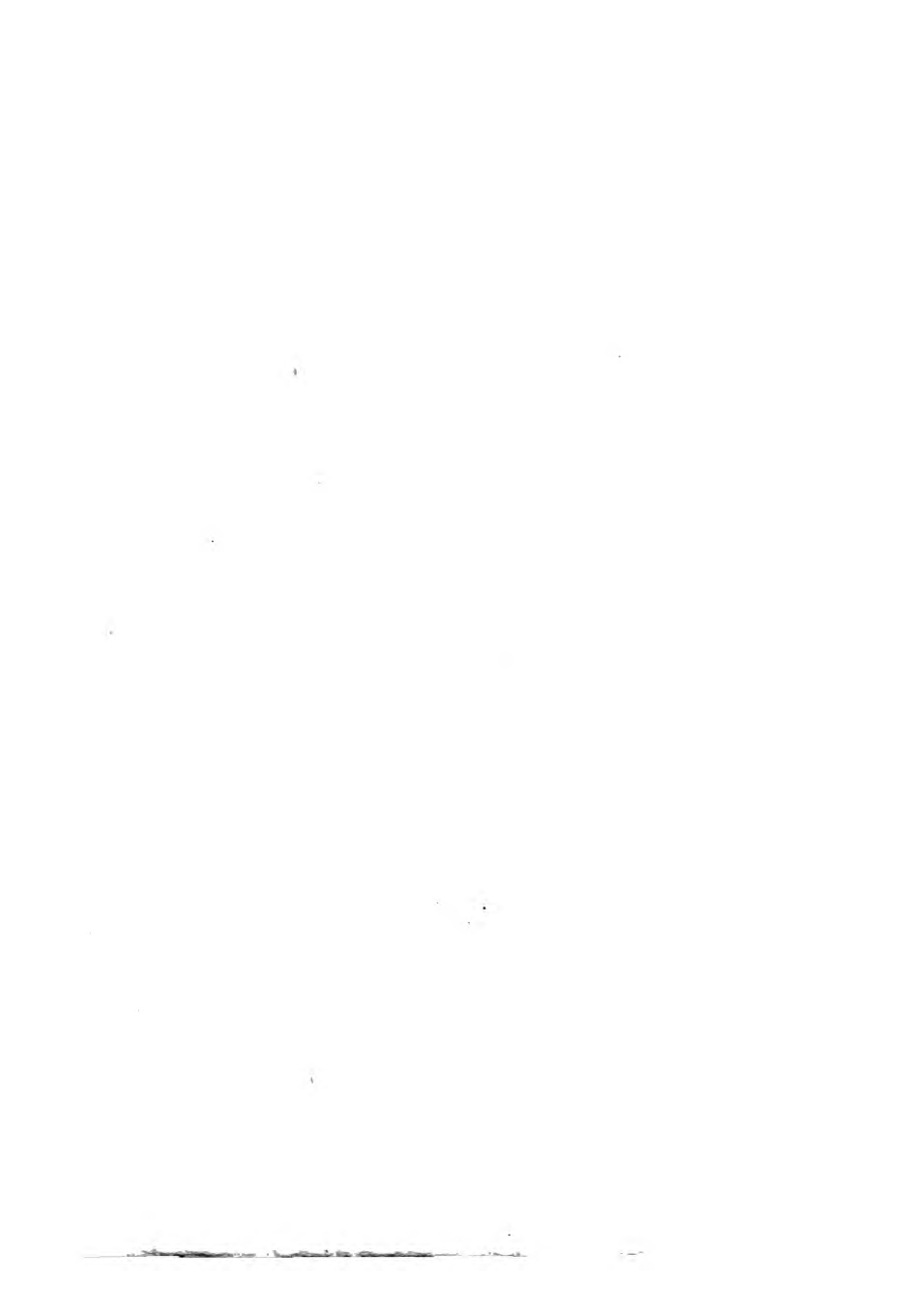
Walter

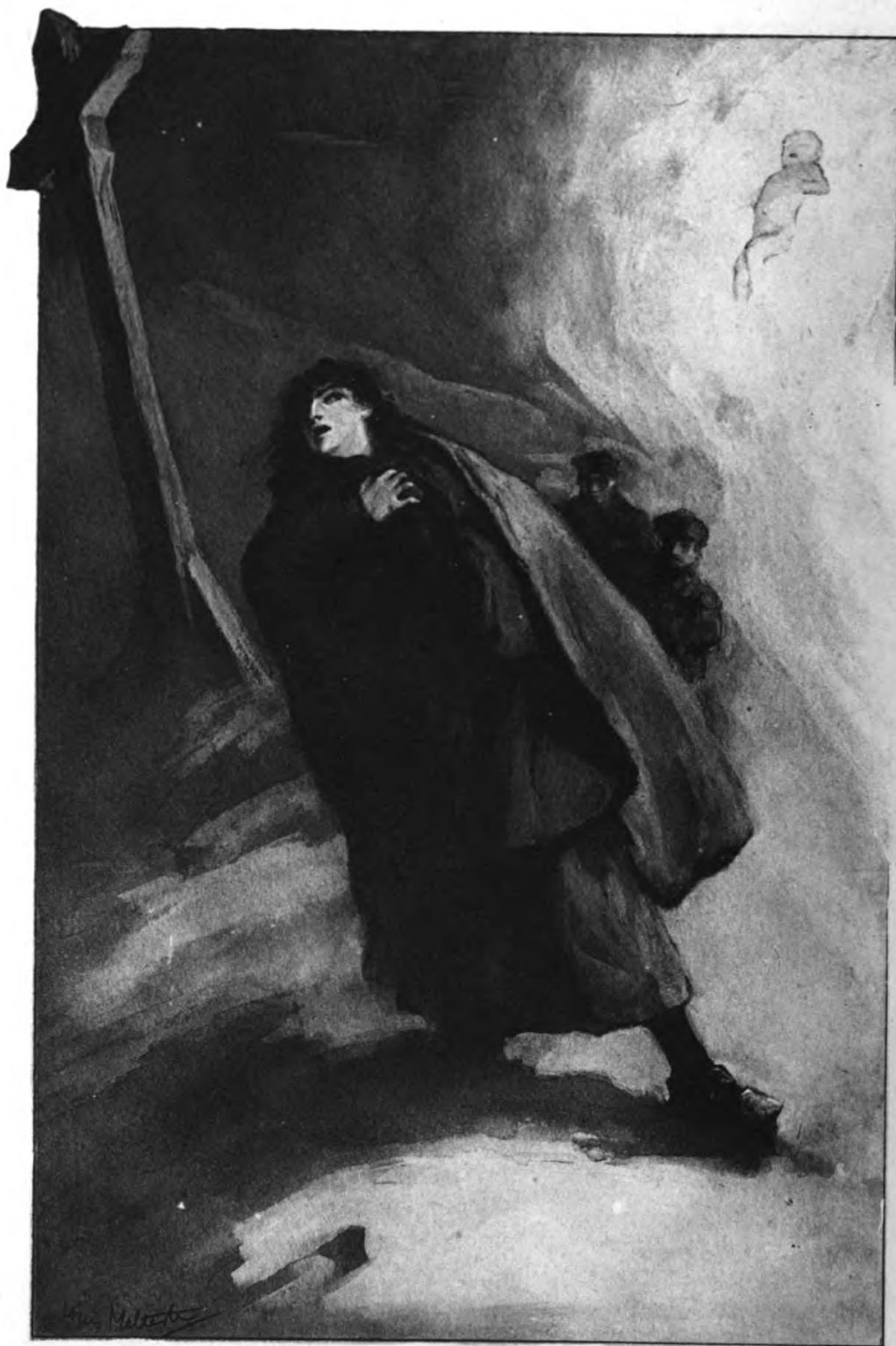


Louis Malteste

























Achevé d'Imprimer
en Mai 1905,
pour le compte
de A. ROMAGNOL
éditeur à Paris.



73742640





25

75F

P



